UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dialogueduzoppin00deliuoft

56

DIALOGUE DU ZOPPINO

Il a été tiré de cet ouvrage
strictement
réservé aux souscripteurs
5 exemplaires sur papier Japon
ancien, à la main
(A à E)
5 exemplaires sur Japon Impérial
(1 à 5)
500 exemplaires sur papier d'Arches
(6 à 505)

N° 138

LI.
D3533d

Ex libris
H. EBERT
Berlin

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

DIALOGUE DU ZOPPINO

Devenu Frère, et Ludovico, putassier, où sont contenues la vie et la généalogie de toutes les courtisanes de Rome

Attribué à Francisco Delicado

AUTEUR DE

LA LOZANA ANDALUZA

Première traduction entièrement conforme au texte italien placé en regard.

INTRODUCTION, ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE & NOTES

PAR

GUILLAUME APOLLINAIRE

222108
13. 4. 24

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg, 4
Édition réservée aux souscripteurs

Germany

INTRODUCTION

Jusqu'à Alcide Bonneau, on n'avait cessé d'attribuer à l'Arétin *le Dialogue du Zoppino*, dont on lira plus loin une nouvelle traduction littérale.

« Le *Ragionamento del Zoppino*, dit Alcide Bonneau (1), quoique ayant quelques

(1) Curiosa, *essais critiques de littérature ancienne ignorée ou mal connue, par Alcide Bonneau* (*Lisieux*, *1887*). Dans cet ouvrage sont réunis les Avant-Propos aux diverses éditions ou traductions publiées par Bonneau. On trouvera la première citation

ressemblances, quelques points d'attache avec les *Six Journées*, n'est certainement pas de l'Arétin. On n'y retrouve ni son style ni sa manière ; les mots forgés, les comparaisons bizarres, les mille facettes dont le maître aime à faire chatoyer sa prose et qui la rendent si reconnaissable, manquent complètement. Nous n'y voyons non plus aucun de ces traits de haut comique, de ces bons contes, pleins de gaieté, qui font le charme des *Ragionamenti*. Le *Zoppino* est triste, presque lugubre et surtout nauséabond. Au lieu de ces franches vauriennes, mais si jolies, si drôles, dont les roueries, contées par la Nanna ou la Commère, nous font éclater de rire, il nous montre dans toutes les courtisanes de malpropres guenipes qu'on ne toucherait pas avec des pincettes, des souillons couvertes de vermine et portant sur elles de si épaisses couches de crasse qu'on y plante-

à la page 397 (*Les Ragionamenti ou Dialogues de Pietro Aretino*, 1882) et la seconde à la page 269 (*Le Zoppino*, 1883).

rait des laitues ! Ce point de vue est entièrement opposé à celui de l'Arétin. »

Cela était écrit en 1882, et en 1883 Bonneau ajoutait avec plus de force encore :

« Le *Zoppino* n'est pas de P. Arétin ; édité de son vivant, il ne porte pas son nom, et c'est là une preuve très forte de sa non-authenticité, quand même on ne tiendrait aucun compte du style, qui n'est pas le sien, ni des idées, qui sont tout à l'opposé des siennes. On ne peut, en effet, citer un seul ouvrage de l'Arétin, un seul, qui soit bien de lui, dont on ait un témoignage certain dans ses Lettres, ses Comédies, ses Préfaces, et qui, imprimé de son vivant, ne porte pas son nom.

« Quoiqu'on dépouille le *Ragionamento del Zoppino,* en lui enlevant cette fausse attribution, d'une bonne partie de ce qui lui a donné sa notoriété, il n'en garde pas moins une certaine valeur. C'est un document ; il

fait pendant à la *Tariffa della puttane di Venegia* et nous renseigne sur les courtisanes de Rome comme ce poème sur celles de Venise. L'auteur se complaît sans doute un peu trop à remuer le linge sale des filles, à étaler leurs dessous malpropres, qu'il exagère ; il nous affecte fortement l'odorat de toutes sortes de senteurs qui n'ont rien d'agréable et entre dans des détails dégoûtants, mais il est bien informé, il sait une foule de particularités curieuses sur les vendeuses d'amour qu'entretenait la Cour pontificale au temps de sa plus grande splendeur, et ce qu'il nous dit de la généalogie et des aventures de quelques-unes, la Matrema, par exemple, la Lorenzina, Angela Greca, d'autres encore, est particulièrement intéressant en ce qu'elles sont aussi nommées dans les *Ragionamenti*, qu'elles y jouent parfois un rôle épisodique. Il habitait Venise, ce qui se voit à bon nombre de locutions et d'idiotismes empruntés au dialecte vénitien, mais il avait dû vivre longtemps à Rome, dans le même milieu

que l'Arétin, dont pourtant il ne prononce pas une seule fois le nom. L'un de ses interlocuteurs dit avoir connu la belle Imperia dont les beaux jours dataient du temps d'Alexandre VI ; les souvenirs de l'auteur anonyme remontaient donc bien haut lorsqu'il les recueillait sous le pontificat de Paul III : cette date de la composition du Dialogue ressort de ce qu'il dit avoir vu débarquer à Rome, sous Alexandre VI, une famille napolitaine, la mère et ses trois filles, qui, faisant souche de courtisanes, en a fourni la Cour sous sept papes et l'en fournira peut-être encore, ajoute-t-il, sous sept autres. En comptant du fameux Borgia, on a : Alexandre VI, Pie III, Jules II, Léon X, Adrien VI, Clément VII, et Paul VII est le septième. »

Il ne faut pas trop s'arrêter à cette liste de papes. Il serait injuste d'attribuer à un auteur tout ce qu'il lui plaît de prêter aux personnages de son imagination.

*
* *

S'il dépouilla le *Zoppino* en lui enlevant la fausse attribution à l'Arétin, Bonneau laissa notre Dialogue dans un anonymat que j'ai tenté de percer.

D'une lecture attentive du *Zoppino* il ressort clairement que celui qui l'écrivit n'était pas un Italien.

Ces détails presque macabres, ces descriptions écœurantes de la crasse, cet étalage malpropre de laideurs féminines, ces métaphores bizarres, épouvantables, apocalyptiques même, décèlent, à mon sens, un auteur espagnol.

En 1909, dans l'Introduction au premier volume de l'*Œuvre du Divin Arétin*, je formulais une hypothèse :

« Je ne veux nullement avancer, au demeurant, que l'Arétin, qui était presque un autodidacte, n'ait pas subi l'influence d'au-

teurs qui l'ont précédé ou même contemporains.

« Sans parler de Boccace et des autres Italiens dont la lecture a formé son esprit en lui donnant une direction, il serait injuste de ne pas citer l'Espagnol Francisco Delicado qui paraît avoir eu une influence immédiate sur le talent du Divin. Ce Francisque ou François Délicat, dont la vie, le rôle et les œuvres sont encore mal connus, vivait à Rome. Il était à Rome en même temps que l'Arétin et alla à Venise la même année que lui. Il y publia en 1528, avant que l'Arétin ne composât ses *Journées putanesques*, une nouvelle dramatique intitulée *La Lozana Andaluza* qui pourrait bien être le prototype des *Ragionamenti*, ayant elle-même pour modèle la fameuse *Célestine*. L'Arétin entendait l'espagnol, comme il apparaît à la lecture de ses dialogues. Il a dû connaître *La Lozana Andaluza* et sans doute son auteur qui était un lettré et un savant. Quoi qu'il en soit, il ne le mentionne nulle part.

« *La Lozana Andaluza* fut composée à Rome pendant le séjour qu'y fit Délicat, de 1523 à 1527. Il la retoucha à Venise avant de l'y publier. J'attribuerais volontiers à ce Francisque Délicat un ouvrage qui a été longtemps donné comme étant de l'Arétin et qui a comme titre le nom d'un fameux éditeur vénitien. Je veux parler du *Zoppino*, dans lequel on reconnaîtra volontiers bien des traces du goût espagnol. En tout cas, le *Zoppino* n'est pas de l'Arétin, tout le monde est d'accord à ce sujet. D'autre part, au *mamotreto* ou cahier XXXIXe de *La Lozana Andaluza*, Délicat mentionne le *Zoppino* qui ne devait paraître à Venise qu'en 1539, après les *Six Journées ou Caprices* de l'Arétin. Et l'on trouverait bien des ressemblances entre *La Lozana Andaluza* et le *Zoppino*, qui, tous deux, sans doute, furent composés à Rome et retouchés à Venise. Délicat devait écrire l'italien et, pendant son séjour à Venise, il se mit au courant du dialecte vénitien, auquel il a emprunté un certain nombre de locutions

qui paraissent dans le *Zoppino*. Il ne cite pas une fois l'Arétin, sans doute parce que celui-ci ne l'avait pas cité non plus. Il intitule son dialogue *Ragionamento del Zoppino*, etc., imitant en cela l'Arétin, à moins que celui-ci, n'ayant connu le *Zoppino* à Rome, n'en ait imité le titre avant qu'il ne fût imprimé. »

Je pense encore que *La Lozana Andaluza* et aussi *Le Zoppino*, malgré sa publication postérieure, forment ensemble le prototype des *Ragionamenti*. Plus que jamais je tiens pour vraisemblable mon hypothèse : Francisco Delicado, auteur du *Zoppino*. *La Lozana Andaluza* et le *Zoppino* ont été écrits à Rome ; et à Venise ils furent revus et augmentés avant d'être publiés, l'un avant, l'autre après les *Ragionamenti*. L'Arétin composa ces derniers à Venise, à une époque où *La Lozena Andaluza* avait été imprimée, tandis que manuscrit, le *Zoppino*,

vraisemblablement, circulait déjà parmi les lettrés.

*
* *

Il ne faudrait point, parce que les souvenirs du *Zoppino* embrassent une période allant du pontificat d'Alexandre VI à celui de Paul III, en conclure que Francisco Delicado ou Delgado, qui paraît n'avoir vécu à Rome que de 1523 à 1527, ne peut être l'auteur de notre Dialogue. Pour ces règnes, les témoins étaient nombreux et, sans doute, lui ont-ils communiqué ce qu'il rapporte.

D'ailleurs, dans sa nouvelle dramatique *La Lozana Andaluza*, Delicado a fait le portrait d'une Andalouse, courtisane puis entremetteuse, à Rome, sous Léon X.

Or le peu de renseignements biographiques que nous ayons sur l'auteur

espagnol nous le montrent ne vivant à Rome que sous le règne de Clément VII.

*
* *

D'autre part, Delicado est le seul auteur qui parle du Zoppino (qui fut peut-être un personnage réel). Il le mentionne en 1528 dans *La Lozana Andaluza* et de telle façon qu'on y trouve la matière dont le Dialogue italien, paru en 1539, n'est en quelque sorte que l'amplification.

Le capitaine (1). — Laissez cela ; dites-moi comment cela va, car le Zoppino a beaucoup plus de conversation que vous, aussi le vois-je chaque jour avec nouveaux habits, nouvelles livrées, et toujours va profitant ; je ne sais ce qu'il fait et sa conversation ne roule que sur Torre Sanguina.

Lozana. — Señor, je m'émerveille que

(1) *La Lozana Andaluza*, xxxixe cahier.

Votre Grâce veuille me comparer au Zoppino, fiscal de putains, chef de sbires d'arrosage et ruffian maigre, à qui l'an dernier on a administré un trente-et-un comme à une putain ; je ne pensais pas que Votre Grâce me mît en ce rang. Moi, je puis aller partout la figure découverte, car jamais je ne fis vilenie, maquerellage, ni message à personne vile.

Il est tout à fait conforme à l'esprit de Delicado d'avoir fait de ce *fiscal de putains* un pénitent qui, avec une sévérité inconnue à l'Arétin et avec une force horrible qui contraste avec la poétique élégance d'Ovide, administre à son interlocuteur un Remède d'Amour, dont la conclusion du Dialogue fait paraître l'efficace.

*
* *

Un passage du *Zoppino*, qui se relie mal avec le reste du Dialogue, semble

avoir été mis là tout exprès pour indiquer que l'auteur était un Espagnol :

Ludovico. — Bien, par Dieu ! tu m'as parlé de mots qui ont en eux-mêmes leur étymologie ou qui sont composés d'italien et de latin; je voudrais connaître ceux qui le sont d'italien et d'espagnol.

Zoppino. — Ce serait sortir de notre sujet; néanmoins, pour te satisfaire à cet égard, demande moi ce qu'il te plaira, mais surtout fais en sorte que tu sois bref.

Ludovico. — Alors, que veut dire *tovaglia* [la nappe].

Zoppino. — Cela est fait d'espagnol et d'italien ; tu sais qu'en mettant et en étendant la nappe, l'un des valets d'office dit à l'autre : « *To, vaglia !* » [Oh ! Allez !], locution composée d'italien et d'espagnol.

*
* *

Certes, l'attribution du *Zoppino* à Francisco Delicado est encore incertaine ;

et mal outillé à Paris pour asseoir cette hypothèse sur des bases inébranlables, je laisse aux érudits italiens le soin de rechercher ce qu'elle vaut ; cependant les présomptions sont assez fortes pour lui donner de la créance en l'absence de documents irréfutables.

*
* *

On sait peu de chose sur Francisco Delicado. Son existence demeura ignorée jusqu'en 1857, époque où le savant bibliophile Dom Pascual Gayángos découvrit l'exemplaire unique de *La Lozana Andaluza*, dans la bibliothèque impériale de Vienne.

Francisco Delicado ou Delgado naquit à Cordoue, mais il se donne comme natif de La Peña de Martos, parce que sa mère était de ce bourg et qu'il y fut nourri. Élève d'Antonio Nebrija, Deli-

cado embrassa l'état ecclésiastique et devint vicaire du Val de Cabezuela. On ne sait pas à quelle époque il se rendit en Italie. Il vécut à Rome de 1523 à 1527 et, après le sac de cette ville, il se réfugia à Venise, où il publia en 1528 son *Retrato de La Lozana Andaluza*, et, en 1529, un petit traité italien sur l'usage du bois de gayac : *El modo de adoperare el legno de India occidentale, salutifero remedio a ogni piaga et mal incurabile et si guarisca il mal Francese. Operina de Misser prete Francisco Delicado. Impressum Venitiis, sumptibus vener. presbiteri Francisci Delicati, Hispani, de oppido Martos die 10 Februarii 1529* (in-4° de 8 ff. en caract. goth.).

Delicado donna aussi à Venise les meilleures éditions espagnoles du XVIe siècle, de l'*Amadis de Gaula* et du *Primaleon*. Il mentionne une autre de

ses œuvres dont il ne reste pas trace : *De consolatione infirmorum*, où il était encore traité, sans doute, des remèdes destinés à guérir ceux que Rabelais appela : *Verolez tresprecieux*.

Il faut souhaiter qu'en Espagne ou en Italie on découvre des documents pour éclairer la figure singulière de ce prêtre espagnol à qui j'attribue le *Zoppino* et duquel *La Lozana Andaluza*, ayant eu de l'influence sur les écrits de l'Arétin, a par conséquent contribué à déterminer le génie de François Rabelais, prêtre comme lui, et n'a pas été sans modifier sur beaucoup de points le génie littéraire et la culture générale en France.

G. A.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

Ragionamento del Zoppino fatto frate, e Lodovico puttaniere, dove contiensi la vita et genealogia di tutte le cortigiane di Roma. Francesco Marcolini, 1539.

In-8° imp. à Venise. Il ne nous a pas été donné d'examiner un exemplaire de cette édition et nous la mentionnons parce qu'elle est l'originale.

Au contraire, nous avons eu entre les mains des exemplaires de chacune des éditions suivantes, dont nous ne décrivons que la Partie où se trouve l'ouvrage qui nous intéresse. Il n'est pas inutile d'ajouter que nous ne nous piquons nullement de mentionner toutes les publications qui contiennent le *Zoppino*.

La Seconda Parte De Ragionamenti di

M. Pietro Aretino cognominato il Flagello de Prencipi, il veritiero, el divino. Divisa in tre giornate.

La contenenza de le quali si porra ne la facciata seguente. Doppo le quali habbiamo aggiunto, il piacevol ragionamento del Zoppino, composto da questo medesimo Autore per suo piacere.

Veritas odium parit.

De la page 301 à la page 339 se trouve notre Dialogue.

Seguita il Piacevol Ragionamento de l'Aretino nel quale il Zoppino fatto frate, e Lodovico puttaniere, trattano de la vita e de la geneologia di tutte le Cortigiane di Roma.

Et à la fin, on lit :

Finisce la Seconda parte de Ragionamenti di M. Pietro Aretino, cognominato il Flagello de Prencipi, il Veritiero, e'l Divino.

Stampata, con buona licenza (toltami) nella nobil citta di Bengodi ne l'Italia altre

volte piu felice, il viggesimo primo d'octobre MDLXXXIV.

De ce recueil in-12, qui contient, avec les *Ragionamenti* d'Arétin et le *Zoppino*, le *Commento di ser Agresto* d'Annibal Caro et la *Diceria de Nasi*, il a paru quatre éditions qui ne diffèrent que typographiquement et par le nombre de pages. Nous en avons parlé dans l'*Essai de Bibliographie arétinesque* qui parut en tête du deuxième volume de l'*Œuvre du divin Arétin* (Bibl. des Curieux, Paris, 1910). Ces quatre éditions peuvent être désignées alphabétiquement; l'édition précédente ou édition A a été contrefaite au XVIIe siècle. Dans cette copie exacte pour la typographie et le nombre de pages, quelques fautes et notamment *Agretso*, ont été corrigées. Voici la description de la Seconde Partie :

La Seconda Parte de Ragionamenti di M. Pietro Aretino cognominato il Flagello de Prencipi, il veritiero, el divino. Diuisa in tre giornate. La contenenza de la quali se porrà ne la facciata seguente. Doppo le quali habbiamo aggiunto il piacevol ragionamento del Zoppino, composto di questo medesimo Autore per suo piacere.

Veritas odium parit.

De la page 301 à la page 339 se trouve notre Dialogue.

Seguita il Piacevol Ragionamento de l'Aretino : nel quale il Zoppino fatto frate, e Lodovico puttaniere, trattano de la vita, e de la genealogia di tutte le Cortigiane di Roma.

A la fin, on lit :

Finisce la Seconda parte de Ragionamenti de M. Pietro Aretino, cognominato il Flagello de Prencipi, il veritiero e'l Diuino.

Stampati, con buona licenza (toltami) nella nobil città di Bengodi, ne l'Italia altre volte piu felice, il viggesimo primo d'octobre.

MDLXXXIV MeDIcata reLabor.

L'indication *Medicata re labor*, qui indique que cette contrefaçon a été revue et corrigée, contient un chronogramme qui donne la date de 1649. D'autre part, la Table, qui se trouve au verso du titre général, comporte un titre en deux lignes dans l'édition de 1584 et un titre en trois lignes dans l'édition de 1649. Voici, encore, une description de la seconde Partie de l'édition B, de 1584 (in-12).

La seconda parte de Ragionamenti di M. Pietro Aretino cognominato il flagello

de prencipi, il veritiero, el divino, divisa in tre giornate, la contenenza de le qvali si porrà ne la Facciata segvente. Doppo le quali habbiamo aggiunto il piaceuol ragionamento del Zoppino composto da questo medesimo autore per suo piacere.

Veritas odium parit.

De la page 355 à la page 401 on trouve notre Dialogue.

Segulta il piacevol Ragionamento de l'Aretino nel quale il Zoppino fatto frate, e Lodovico puttaniere trattano de la vita, e de le geneologia di tutte le Cortigiane di Roma.

Et à la fin, on lit :

Finisce la seconda Parte de ragionamenti di M. Pietro Aretino, cognominato il Flagello de prencipi, il Veritiero, e'l Divino.

Stampata con buona licenza (toltami) ne l'Italia altre volte piu felice, il viggesimo primo d'octobre MDXXXIV.

Voici la description de la Seconde Partie de l'Édition de *Cosmopoli*.

Capriciosi et piaceuoli ragionamenti di M. Pietro Aretino, il Veritiere e'l Diuino, cognominato il flagello de' Principi. Seconda Parte. Doppoli quali v'è aggiunto il piaceuol ragionamento del Zoppino, composto da questo medesimo autore per suo piacere. Stampati in Cosmopoli : l'Anno 1660.

Page 419 on trouve un titre :

Il piacevol Ragionamento de l'Aretino nel quale il Zoppino fatto frate, e Lodovico puttaniere, trattano de la vita e de la genealogia di tutte le Cortigiane di Roma.

De la page 421 à la page 451 on trouve notre Dialogue avec des notes marginales dont nous donnons celles qui se trouvent dans le titre suivant et à la fin :

Il piacevol Ragionamento de l'Aretino, nel quale il Zoppino[1] fatto frate, e Lodovica puttaniere, trattano de la vita e de

la genealogia di tutte le Cortigiane di Roma.

Et en marge :

1 Che era stato per l'innanzi un gran bordelliere e ruffiano.

Et à la fin on lit :

Finisce la seconda Parte de ragionamenti di M. Pietro Aretino, cognominato il flagello de Prencipi, il veritiero, e'l divino.

Stampata con buona licenza (toltami[1]) nella nobil cità di Bengodi, ne l'Italia altre volte più felice, il viggesimo primo d'Octobre M.D.LXXXIV.

Et en marge :

1 Che mi ho presa da per me.

In-8° (Amsterdam, Elzévir, ou Leyde, Elzévier). Partie I, p. 1-174. Partie II, p. 175-418. *Il Zoppino*, p. 419-451. *Comm. di ser Agresto*, p. 452-541. *La Puttana errante*, 38 pages. Il y a des exempl. sans cette fausse *Puttana* en prose, et d'autres exemplaires avec une contrefaçon de 54 pp. contenant ce dialogue en caractères plus gros.

Il y a aussi une contrefaçon de cette édition entière. Elle porte la même date. La 1re éd. de *Cosmopoli*

se distingue par la forme allongée de la lettre Z employée dans les notes marginales en caractère italique, et par une variante de la page 282 où la dernière ligne de la note donne : *la forza dell' espressione*, tandis que la copie ajoute le mot *crescere* devant *la forza*.

Voici, enfin, une description de l'édition bilingue, publiée par Bonneau, chez Liseux.

Le Zoppino, Dialogue de la vie et généalogie de toutes les Courtisanes de Rome (XVIe siècle). Littéralement traduit, texte Italien en regard [Marque de Liseux]. Paris, Isidore Liseux, Éditeur, Quai Malaquais, n° 5, 1883.

Le titre est imprimé en noir et rouge. La couverture mobile porte ce titre imprimé en noir. In-8° de 1 f. XI — 111 pp. et 1 f. Le second plat de la couverture porte une annonce d'ouvrage de la *Nouvelle Collection Elzévirienne*.

Cette édition du *Zoppino* a été tirée à 150 ex. numérotés, plus une douzaine d'exemplaires de passe.

L'Avertissement et la traduction sont d'Alcide Bonneau. Au dos de la page 111 on : lit Typ. Unsinger 83, rue du Bac.

DIALOGUE

DU ZOPPINO

RAGIONAMENTO
DEL ZOPPINO

Fatto Frate, e Lodovico, puttaniere, dove contiensi la vita e genealogia di tutte le Cortigiane di Roma.

LUDOVICO. — Nè più ingrato, nè men liberale son stato io sempre teco, Zoppin mio, che molti, i quali tu hai di mille dolci pratichette provisti. Che diavol di vergogna è egli, che gia due mesi la testa ti rompo di Lucretia, e mai nè per mie preci, nè per l'utile, che tu et ella tratto

DIALOGUE
DU ZOPPINO (1)

Devenu Frère, et Ludovico, putassier, où sont contenues la vie et la généalogie de toutes les Courtisanes de Rome.

LUDOVICO. — Je n'ai jamais été plus ingrat ni moins libéral envers toi, mon cher Zoppin, que maintes gens à qui tu as procuré mille douces accointances. Quelle diable de vergogne est-ce là, pour que depuis deux mois je te rompe la tête de Lucretia, et que jamais, ni pour mes prié-

(1) *Zoppino* signifie : qui boite un peu.

ne hareste, habbi suputo far tanto, che io ne restassi contento?

Zoppino. — L'habito nel qual mi vedi, ti doveria pur distorre di cercar da me quello, che non ben conviensi a questi panni, sotto i quali non alberga più il Zoppino, ma devota persona: e benche peccatrice quella sia stata, hor è al servigio di Christo. Per il che, Lodovico, io ti conforto a non turbar col male la mia quiete. Egli non è più il tempo, che tutto il di con questa mia stampella, correndo le poste, mi davano le sporche industrie il mio dannoso guadagno, dal quale contrapesata la mente più verso l'Inferno, che verso il Cielo drizzava il camino; il che non meno era cagione del perdimento di questa povera anima, che di rovinar mille honorati gioviani. Et hora, che al mio Signor Giesu è piaciuto che da si infame esercitio io mi ritiri, ti doveria esser caro anzi darmi consiglio,

res, ni pour le profit que toi et elle vous en auriez retiré, tu n'aies su faire en sorte que j'en demeure content ?

ZOPPINO. — L'habit dans lequel tu me vois te devrait pourtant détourner de chercher à obtenir de moi ce qui ne convient pas à ces vêtements, sous lesquels ne s'abrite plus le Zoppino, mais une dévote personne ; et bien qu'elle ait été pécheresse, à présent elle est au service de Christ. Par conséquent, Ludovico, je t'exhorte à ne plus troubler par le mal ma quiétude. Il n'est plus le temps où tout le jour, avec ma béquille que voici, courant les rendez-vous, ma sale industrie me procurait un coupable salaire, du poids duquel la conscience chargée, j'enfilais bien plus tôt le chemin de l'Enfer que celui du Ciel : ce qui n'était pas moins cause de la perdition de cette pauvre âme que de la ruine de mille honorables jeunes gens. Et à cette heure qu'il a plu à mon Seigneur Jésus que d'un si infâme métier je me retirasse, je t'en devrais être plus cher ; tu devrais me don-

e levarmi di questo mal cibo, il quale è stato cagione d'infamia e di peccato; et ho offeso il mio Signore pur troppo in grosso, e mi ha dato luce, accioche ne la oscurità, ove io guidava Roma, non vadino le cieche genti, seguendo le pedate de le mie parole, causatrici di male. Che appena spero di trovar perdono, quando mi torna a memoria di quanti insulti, di quanti inganni, di quanti adulterii sia stata la mia lingua cagione, quanti giovani ho posti a morte.

Ludovico. — Anzi hai posti in Cielo, in grembo a la sua donna. Ma dimmi anchor di quanti beni sono state cagione le tue parole, di quanti piaceri, quanti soavi basci hanno procacciati, e quante dolcezze, e quanti altri desiri hanno contentati, quanti amorosi abbracciamenti hanno causati. Si che sta cheto, Zoppino, e più non ti biasimare, che tu ne offenda Amore. Chi conserva la forza e l'armi,

ner bon conseil et m'écarter de cette mauvaise viande, occasion d'infamie et de péché ; et j'ai trop énormément offensé mon Seigneur, et il m'a ouvert les yeux, afin que dans l'obscurité où je guidais Rome ne s'égarassent pas les aveugles, en suivant les traces de mes paroles, opératrices du mal. A peine j'espère obtenir pardon quand je me remémore de combien d'insultes, de combien de tromperies, de combien d'adultères ma langue a été cause, combien de jeunes gens j'ai envoyés à la mort.

Ludovico. — Au contraire, tu les as mis dans le ciel, chacun au giron de sa dame. Dis-moi donc plutôt combien de bonheurs ont occasionnés tes paroles, et combien de plaisirs ; combien de suaves baisers elles ont procurés, combien de doux moments, et combien d'autres désirs elles ont contentés, combien d'amoureux embrassements elles ont causés. Sois donc tranquille, Zoppino, et ne te reproche rien, de peur que tu n'offenses Amour. Qui con-

per che s'ingrandisce et per che s'innalza il regno amoroso, se non per le opre tue?

Zoppino. — E per le mie si rovinava anche Roma, si stroppiavano gli honorati matrimonii, si causavano adulterii, e sacrilegii, e dannose questioni, et acerbe liti. Dunque questa mia vita fù sempre procacciatrice di male, conservatrice di adulatione e tradimenti. Lecita cosa è, se io li conosco, di levarmene: nè meno dovereste voi altri giovani da li sfrenati appetiti ritrarvi, come ha fatto il Zoppin vostro dal suo dannoso ufficio. E tu, che mille volte il dì mi stimoli, come huomo ingrato, e del Diavolo, e mi preghi, come se in farti haver questa Lucretia fosse la tua salute! Se ben le sue maniere conoscessi tu come io, non dubito che veduto gli inganni, i tradimenti, le sucidezze, e l'avaritie, che di lei e de le altre ti saprei contare, non solamente amarle, ma men-

serve la force et les armes, par lesquelles s'agrandit et se rehausse l'amoureux empire, sinon par ta coopération ?

ZOPPINO. — Et par ma coopération se ruinait Rome, se disloquaient les honnêtes mariages, s'occasionnaient adultères et sacrilèges, pernicieuses dissensions et acerbes procès. Donc mon ancienne vie a toujours été pourvoyeuse de mal, conservatrice d'adulation et de trahisons. C'est chose licite, du moment que je le reconnais, de m'en retirer, et vous ne devriez ni plus ni moins, vous autres jeunes gens, vous retirer des appétits effrénés, comme votre Zoppin l'a fait de son pernicieux métier. Toi aussi, qui mille fois le jour me stimules et me traites d'ingrat, d'homme du Diable, et me supplies, comme si de te faire avoir cette Lucretia c'était ton salut ! Si tu connaissais ses manières d'être aussi bien que moi, je ne doute pas qu'au vu des tromperies, des trahisons, des saletés, des ladreries que je te saurai conter d'elle et des autres, il te déplaira non seu-

tovarle ti dispiaceria. Son ben quel che dico io, e quel che sotto le pompose gonne di Lorenzina alberga, quel che asconde il volto di Lucretia, di Angela, di Beatrice, di Tullia, e di tante altre Cortigiane altiere: e se non fossero i loro bravazzi, che minacciano di fare e di dire, io ti conterei cose de i lor vitii, che oltre che utilissimo ti sarebbe, e quelle astutie loro conosceresti, in odio tanto e tale te le porrei, che non solamente Lucretia, ma quante hoggi ne sono abborriresti. Ma, perche tu non pensi che a te celata sia cosa che io sappia, io ti vo dir di loro quel che ne veggo, accioche non in pagamento di quello, ma per l'amor d'Iddio, mi facci qualche limosina. Dico che è stato fino adhora più il mio prezzo grande, quanto più la malvagia e perversa natura conosceva di quelle, e che nel cuor di voi altri io cercava di porle; e la men trista di esse non saprei giudicar

lement de l'aimer, mais de t'en souvenir. Je sais bien ce que je dis et ce qui loge sous les pompeux atours de Lorenzina, ce que cachent les jolis visages de Lucretia, d'Angela, de Beatrice, de Tullia et de tant d'autres hautaines courtisanes ; n'étaient leurs bravaches, qui menacent de faire ceci, de dire cela, je te conterais de leurs vices, choses qui, outre qu'elles te seraient de grand profit et te feraient connaitre leurs astuces, te donneraient pour elles tant de haine que tu en viendrais à abhorrer non seulement Lucretia, mais toutes celles qui sont aujourd'hui au monde. Et de peur que tu ne croies que je te cèle rien que je sache, je te veux dire d'elles tout ce que j'en ai vu, afin que, non en paiement, mais pour l'amour de Dieu, tu me fasses quelque aumône. Je te l'affirme, mon prix était jusqu'à cette heure d'autant plus inestimable que je connaissais mieux la mauvaise et perverse nature de ces femmes, et que je m'efforçais de vous les colloquer dans le cœur, à vous autres, alors que la moins

se non astuta, avara, e sporca, le cui taccagnerie per niun modo intendo a dietro lasciarti. Ma perche la materia in qualche cosa è men che honesta, voglio che mi stia bene dir per il suo nome il tutto.

Ludovico. — Di pur, di pur, Zoppino mio caro, che ti sia lecito, senza temer d'alcuno, dir dove sia di bisogno, puttane, cazzo, potta, culo, fottere, e quel che più ne la materia ti è commodo.

Zoppino. — La puttane dunque, o cortigiane, che tu dir le vogli, Ludovico mio caro, son mala cosa.

Ludovico. — Anzi buona, poi che dolcezza porgono.

Zoppino. — Si, ma la dolcezza è tale, che impregna altrui d'un amaro pensiero, e di noiosa vita. Non sai tu, che poi che ad altrui piacer si veggono, prima che di lor copia facciano per venti strade le si

abjecte d'entre elles, je ne la saurais dire autre qu'une rusée, une avare, une salope, et en aucune façon je ne veux te laisser ignorer ses coquineries. Mais le sujet n'étant, par quelques côtés, rien moins qu'honnête, je voudrais qu'il me fût permis d'appeler les choses par leurs noms.

LUDOVICO. — Dis toujours, dis toujours, mon cher Zoppino; tu as la permission, sans rien craindre de personne, de dire partout où tu en auras besoin, putains, vit, con, cul, foutre, et tout ce qui conviendra le mieux à la matière.

ZOPPINO. — Les putains donc, ou courtisanes, comme tu aimes mieux dire, mon cher Ludovico, sont une mauvaise affaire.

LUDOVICO. — Non pas; une bonne affaire, puisqu'elles nous procurent de la douceur.

ZOPPINO. — Oui, mais une douceur qui laisse d'amers regrets et une insupportable vie. Ne sais-tu pas que, dès qu'elles s'aperçoivent de plaire à quelqu'un, avant de s'abandonner à lui, elles se font supplier

fanno pregare ? Nè solamente al mio giuditio stavano, che di continuo per non ricever danno non le portava se non ricche persone, ma a quanti conosciuti e fidi amici del ricercante non credono, da trecento s'informano. Prima bandiscon bene, che tu la segui, che non la lasci vivere, che tu mori per lei ; ti mostrano alle vicine et a gli amici ; ne parlano in chiesa, e con altre ne ridono ; cercano come tu spendi. che pratica tenevi, e che intrata è la tua, e poi tra se stesse il tuo compartono, disegnando a te il vitto solo, et il resto per loro distribuendo. Con mille bugiaccie ti informano, come gli amici hanno fermi, alli quali le notti danno a posta tutte, e che difficil sarebbe contentarti senza gran danno loro, allegando sempre me per testimonio ; e poi che per usanza mi era il mentire,

par vingt rues? Non seulement elles ne se fiaient pas à mes dires, moi qui jamais, pour ne point recevoir de reproches, ne leur procurais que de riches occasions, mais elles ne se fient pas davantage aux amis reconnus et fidèles du poursuivant, et s'informent à trois cents personnes. D'abord elles publient partout que tu les persécutes, que tu ne les laisses pas vivre, que tu meurs pour elles; elles te montrent à leurs voisines et à leurs amis, parlent de toi à l'église, en rient avec d'autres, s'informent de ce que tu dépenses, des habitudes que tu as, du montant de tes revenus, puis se partagent entre elles ton avoir, te laissant seulement juste pour ta nourriture et se distribuent le reste. Avec mille mensonges, elles te font savoir ce qu'elles ont d'amis assurés, auxquels elles donnent leurs nuits à tour de rôle, et la difficulté qu'elles auront à te faire plaisir sans préjudice pour elles, alléguant continuellement là-dessus mon témoignage, et comme le mensonge était chez moi une habitude, ainsi que chez

come a loro istesse il chiedere, tutto era vero.

Onde con queste trame fingendo di lasciar qualche altro amico, dal quale non poco utile trahevano, si sforzano sommamente piacerti, e porre ogni loro arte ad innamorarti, accioche impoverendo tu arricchino loro. Ma se io volessi contarti i modi, che usano di far tarre, scarsamente credo verrei al fine, perche l'aperto chiedere è minor male. Al primo intervien lor qualche disgratia, o il garzone le ha rubate, o la fante s'è fugita, et ha portato via il vezzo, o la catena, dove bisogna riformale il collo : e subito hanno apparecchiate le lagrime, e dicono : « Trista me, non fuss'io mai nata ! Io son « pur sventurata ; io non so come si « faccia la tale, e la tale, che è di con- « tinuo in tanta robba, et in tanto bene

elles-mêmes la rage de toujours demander, tout était véritable.

Alors donc, moyennant ces trames, feignant d'abandonner quelque autre ami duquel elles ne retiraient pas peu de profit, elles s'efforçaient extrêmement de te complaire, de mettre tout leur art à te rendre fou d'amour, pour qu'en t'appauvrissant elles vinssent à s'enrichir. Mais si je voulais te conter tout ce qu'elles mettent en œuvre pour vous tirer votre argent, difficilement en viendrais-je à bout, car pour elles, demander ouvertement est le moindre mal. Tout d'abord, il leur est arrivé quelque accident, le garçon les a volées, la chambrière s'est enfuie, en emportant la parure, la chaîne, et il faut leur en mettre une autre au cou; elles ont toutes prêtes les larmes, elles s'écrient :

« Ah ! malheureuse ! puissé-je n'être « jamais née ! Je suis vraiment mal par- « tagée du sort; je ne sais comment fait « une telle ou une telle, qui est toujours « en si bon train et chez qui le bien

« abbonda. Ben nacqui io sventurata più
« dell'altre ! » E li ti si buttano addosso
tutta via piangendo, per vedere se tu ti
muovi a dirli : « Ben mio, non dubitare ;
« eccomi qui a tuoi servigi. » E vedendo
che tu pendi, subito dice : « Io mi vorrei
« fare anche io una vesta, come la tale,
« che gli sta tanto bene, et è una foggia
« nuova, et è il più bel colore, che voi
« vedeste mai. » Poi t'impegnano per
sicurtà a fondachi, o alli banchi, o a
le pigioni. Non mancan mai promesse da
pagare, o le affrontano insieme i lor
amici, e li mettono al punto, accioche a
gara quelli offerischino largamente chi
denari, e chi le vesti, correndo al più
offerente, poscia al collo, ornandolo non
altrimenti di basci, che nelli armenti di
lode e fiori il toro vincitore da pastori si

« abonde. Je suis née malheureuse, au « rebours des autres ! »

Et elles se jettent dans tes bras, tout en pleurs, pour voir si tu auras la pitié de leur dire :

« Mon bien, ne te chagrine pas ; je suis « là, tout à ton service. »

Voyant que tu es ébranlé, elle te dit tout à coup :

« Je voudrais me faire faire une robe, « comme la une telle, qui lui sied si bien, « c'est une mode nouvelle et la plus jolie « couleur que vous ayez jamais vue. »

Puis elles te mettent en gage, pour garantie, chez les marchands de draps, les banquiers ou les prêteurs. Jamais ne manquent promesses de paiement, ou bien elles font se rencontrer ensemble leurs amis et les mettent aux prises, pour qu'à l'envi ceux-ci offrent largement qui de l'argent, qui des robes. Courant au plus offrant, elles se jettent à son cou, l'adornent de baisers, absolument comme dans un troupeau les pasteurs couronnent de louan-

orni, le gratie dando esse a chi più porge. O avaritia intensa! che quello cercano a casa, il quale con le man piene di continuo viene, e di quell' hanno martello, quello è, che fischia la notte, al qual si aprè più presto; quello chiamano il loro, a quel dicono :

« Ben mio, mamma mia, cuor mio,
« speranza mia, consorte mio, io non so
« quel che tu mi habbi fatto; io mi sento
« morire, tu m'hai fatto qualche malia,
« certo ; io non posso mangiare nè bevere
« nè dormire ; sempre penso in te, cuor
« del corpo mio, anima mia, cotal mio! »

Con quello, fanno quella cosa insieme, a quello fanno ogni avantaggio, dicendo non lo dare ad altri che a lui, e lo giurano dicendo :

« Il tale e'l tale mi volle donare una
« vesta, un diamante, un rubino, e non
« volli mai servirlo. »

ges et de fleurs le taureau vainqueur ; elles rendent grâces à celui qui leur offre davantage. O avarice intense ! elles ne veulent voir chez elles que celui qui y vient continuellement les mains pleines ; elles ont pour lui martel en tête, et il est celui qui n'a qu'à siffler, la nuit, pour qu'on aille aussitôt lui ouvrir ; elles l'appellent leur chéri ; c'est à lui qu'elles disent :

« Mon bien, ma chère maman, mon « cœur, mon espérance, ma consolation, je « ne sais ce que tu m'as fait ; je me sens « mourir ; pour sûr tu m'auras fait quelque « sorcellerie ; je ne puis ni manger, ni boire, « ni dormir ; toujours je pense à toi, cœur de « mon corps, mon âme, ma grosse queue ! »

Avec celui-là, elles le font en même temps que lui, elles lui permettent des privautés, affirmant qu'elles ne les laissent prendre à nul autre ; elles le lui jurent en disant :

« Un tel et un tel veulent me donner « une robe, un diamant, un rubis, et je « n'ai pas voulu leur complaire ! »

E per fartelo saper meglio dicono :

« Pupo mio, non sai tu che ogni cosa
« mia è tua? E se non basta il culino,
« mettimelo ne gli occhi, e nel cuore;
« pur che tu mi ami, come faccio io te. »

E lo sanno tanto ben fare, che non è huomo che non ci stia, perche li è l'arte loro.

Se per aventura li veggono allentar nel donare, subito ricorrono a le Giudee maliarde et incantatrici, e col tuo pagandole sempre, procacciano cose che la borsa ti votano, nè paure e pericoli le potriano spaventare, pur che siano certe che'l tuo si spenda in esse. Quante fanno il geloso, e piangono la notte, e sospirano teco, perche t'hanno visto con la tale, e con la quale! non perche l'andar tuo le dispaccia, ma perche pensano che l'utile, che loro trahevano, deggia altra donna

Pour te le faire paraître encore de meilleure saveur, elles ajoutent :

« Mon poupon, ne sais-tu pas que tout « ce que j'ai est à toi ? Si mon cu-cul ne te « suffit pas, mets-le-moi dans les yeux, « et dans le cœur, pourvu que tu m'aimes « autant que je t'aime. »

Et elles savent si bien faire qu'il n'y a pas un homme qui n'y soit pris : parce que c'est là leur art.

Si d'aventure elles les voient restreindre leurs cadeaux, vite elles recourent aux Juives, sorcières et incantatrices, et les payant de ton propre argent, elles se procurent les moyens de te vider la bourse ; crainte ni périls ne les sauraient épouvanter, pourvu qu'elles soient certaines que tout ce que tu as se dépense pour elles. Combien font les jalouses, pleurent la nuit et soupirent près de toi, parce qu'elles t'ont vu avec la une telle ou la une telle ! Ce n'est pas la chose elle-même qui leur déplaît : non, c'est qu'elles pensent que le profit qu'elles auraient eu passera aux

havere. E se con un'altra ti fermi, o parli, le ti vogliono fargli incanti, e vanno presto a cimiteri et a le sepolture: quivi trovano le forze, e quivi l'esche, con che ti legano, e ti lusingano, et a lo stato primo ti riducono, e queste sono le paci, che poi nascono. Quante per i sentieri ne ho vedute io cariche d'ossa, di teste e di veste di morti! Quante con tenagliuzze, forbicine, o mollette empir le tasche de denti cavati de le putrefatte mascelle d'impiccatti, a quali spesso anchora o il capestro tolgono, o le scarpe! Et ho visto riportar li pezzi integri de la putrida carne, la quale con parole che elle a lor modo dicono, ti danno a mangiare. E quelle, che tu pensi e tieni che sieno più grandi, ho viste torre a morti le spoglie, che addosso a quelli sono state tagliate, e sbarbare i capelli: e le ho scontrate al lume della

mains d'une autre femme. Si tu t'arrêtes près d'une autre, si tu lui parles, elles veulent te soumettre aux incantations, et les voilà bien vite dans les cimetières et les sépultures : là elles trouvent des forces et des appâts avec lesquels elles t'enchaînent et te dupent ; elles te ramènent à ton premier état, et de là proviennent les raccommodements qui naissent ensuite. Combien en ai-je vues, par les sentiers, chargées d'os, de têtes et de vêtements de morts ! Combien en ai-je vues, avec des pinces, des ciseaux, des crochets, s'emplir les poches de dents arrachées aux mâchoires en putréfaction des pendus, dont souvent encore elles emportent ou la corde ou les souliers ! J'en ai vu emporter les morceaux entiers (1) de chair pourrie, pour vous la donner à manger, avec certaines paroles qu'elles disent d'une façon à elles. Celles même que tu penses et réputes être des plus élevées, je les ai vues enlever aux morts les vêtements qu'on leur avait cou-

(1) C'est-à-dire tel quartier, telle partie formant un tout, comme une cuisse, ou le cœur, ou le foie.

incantata luna, hor scapigliate, hor nude, co più strani gesti e modi di streghe, formar tal parole, che a dirle ne tremo, che'l più devoto accento che sia in quello, è dove chiamano il Diavolo. Ma quante poi scalze, e sole con qualche lor coltello rubato, vanno disegnando figure, e con mille legami misurano la terra, spannandosi il dosso, o i panni che hanno, stringono altrui come a loro stesse piace? E che ti parebbe egli s'io havessi veduto, l'altra notte, una de la Pace portarne una lampada ardente, tolta dinanti al Crocifisso, con olio de la quale fanno poi bollire i tuoi capelli, o stringhe, che t'hanno rubate de la brachetta, o tagliatura d'unghie! Battezzano le regole, e calamita bianca, e nel far del giorno elle fanno far chiodi, con che su quelle scrivono lor fattucchiarie; e spesso

pés de dessus le dos, et leur arracher les cheveux ; je les ai rencontrées, à la clarté de la lune évoquée par incantation, d'abord échevelées, puis nues, avec les gestes les plus étranges et des façons de sorcières, proférer des paroles telles que je tremble de les dire : la plus dévote formule, en tout cela, est celle qui leur sert à appeler le Diable. Combien aussi, déchaussées, toutes seules, avec quelque couteau volé, vont dessinant des figures, et avec mille liens mesurent la terre, se dépouillent le dos des vêtements qu'elles ont, et contraignent ainsi quelqu'un comme il leur plaît! Et que dirais-tu si j'avais vu, la nuit dernière, une d'entre elles emporter de la Pace une lampe allumée, qu'elle avait prise de devant le Crucifix, avec l'huile de laquelle elles font ensuite bouillir de tes cheveux, ou bien des lacets qu'elles ont coupés à ta braguette, ou de tes rognures d'ongles? Elles baptisent des tuiles, de l'aimant blanc dont elles font, à l'aube du jour, faire des clous avec lesquels elles écrivent

fanno le più strane figure di cera e di bronzo da spaventar l'Inferno, e su la cenere calda vi formano li cuori, e gli conficcano quivi con simili parole :

Prima che 'l fuoco spenghi,
Fa che a mia porta venghi ;
Tal ti punga il mio amore,
Quale lo fo questo cuore.

E fanno una diceria di parole, che durarebbe un mese a raccontarla. E più, alcune s'ungono con olio santo, et alcune so che s'ungono i labri, e basciando altrui chiedono l'intento loro. Et hanno ne loro armari più ferruzzi, più herbe, più capegli, più coste, denti, et occhi di sepolti, carte virgini, belichi di fanciulli, e suola di morti. Onde ti dico certo, che le bellezze e le carezze sono il minore oggetto a farsi amare : sono i Campi Santi, sono i cimiteri, e li oscuri se-

sur les tuiles leurs conjurations ; souvent elles fabriquent, en cire ou en bronze, des figures étranges à épouvanter l'Enfer, et sur la cendre chaude tracent des cœurs qu'elles percent en prononçant des paroles comme celles-ci :

Avant que le feu ne s'éteigne,
Fais qu'à ma porte il vienne ;
Qu'ainsi te perce mon amour
Comme je le fais ce cœur.

Puis elles marmottent des paroles que je mettrais un mois à raconter. De plus, quelques-unes s'oignent d'huile sainte, et j'en sais qui s'en oignent les lèvres, de sorte qu'en baisant quelqu'un elles devinent sa pensée. Elles ont dans leurs armoires quantité de ferrets, d'aiguillettes, d'herbes, de cheveux, de côtes, de dents et d'yeux de gens ensevelis, de parchemins vierges, de nombrils d'enfants et de semelles de morts. C'est ce qui me fait te dire avec certitude que les attraits et les caresses sont leurs moindres moyens de se faire aimer ; les Campi-Santi, les cimetières, les sépulcres

polchri, e sono gli incanti, e le malie.

Ludovico. — Le malie, eh ? Sai-tu, Zoppin, quali sono le malie ?

Zoppino. — Quali ?

Ludovico. — Quelle della Gianna fornaia.

Zoppino. — E quali sono ?

Ludovico. — Le chiappe del culo. Che gia un tempo fù, che questa Gianna in Bologna havea infiniti innamorati, e tutti di lei si guastavano ; adimandandola molte altre donne come faceva, rispose :

« Io gli acchiappo con le chiappe del « culo, e cosi loro stanno a casa, e non « vanno altrove. »

Zoppino. — O Ludovico, tu ne sai più di me. So ben anchor io, che queste tal malie si fanno anche in Roma, e ne so qualch'una, che le fa, e de le grandi : pero gli moltiplica a ogn'hora la robba in casa. Ma le sanno ben loro quel, che le si fanno, che si come ti mostrano il

obscurs, les incantations et les sortilèges valent bien plus.

LUDOVICO. — Les sortilèges, hein ? Sais-tu, Zoppin, ce que c'est que les sortilèges ?

ZOPPINO. — Lesquels ?

LUDOVICO. — Ceux de Gianna, la boulangère.

ZOPPINO. — Qu'est ce que c'est ?

LUDOVICO. — Sa paire de fesses. Longtemps cette Gianna avait à Bologne quantité d'amoureux, et tous se mouraient pour elle ; les autres femmes lui demandant comment elle s'y prenait, elle leur répondit :

« Je les agrippe avec ma paire de fesses « et ils restent toujours chez moi, sans « jamais aller ailleurs. »

ZOPPINO. — O Ludovico, tu en sais plus que moi ! Je sais pourtant bien que de ces sortilèges s'opèrent même à Rome, et j'en connais une, des plus fameuses, qui y a recours : aussi le bien se multiplie-t-il chaque jour chez elle. Elles savent bien ce qu'elles font, et de même qu'elles te font

nero per il bianco, così di ricco povero ti conducono. Se tu sapessi quante altre ragie hanno, quando sono in scorruccio teco, aspettando tuttavia che da te venga il far la pace! e non venendo, e dubitando no ti perdere, pigliano per espediente di trovarti, e vannoti cercando dove che tu pratichi, e li si nascondono in casa d'una vicina, e come tu passi ti fanno chiamare, dicendo:

« Messer tale, io v'ho da parlare. »

E come tu sei di sopra, ecco che ella esce di dietro a un letto, e correndoti addosso come una cagna arrabiata, mordendoti i labbri, e dicendoti: « Fur-
« fante, che è stato di te tanto tempo? »
maledicendo il dì, e'l mese, e chi cagion ne fù.

« Se io non t'havessi mai conosciuto,
« beata me! non sarei in tanti affanni,
« in quanti sono per te; che prego Iddio
« che tu possi provare quel, che pruovo

prendre du noir pour du blanc, de riche que tu étais elles te font devenir pauvre. Si tu savais combien d'autres tours elles ont quand elles sont en brouille avec toi et toutefois attendent que de toi vienne le raccommodement ! Toi ne venant pas, craignant de te perdre, elles prennent pour expédient d'aller au-devant de toi et te vont chercher où tu fréquentes ; elles se cachent dans la maison d'une voisine et te font appeler dès que tu passes, te faisant dire :

« Messer un tel, j'ai à vous parler. »

A peine es-tu monté qu'elle sort de derrière le lit, se jette sur toi comme une chienne enragée, te mord les lèvres et s'écrie :

« Scélérat, qu'es-tu devenu tout ce temps-ci ? » maudissant le jour et le mois et qui en a été cause.

« Si je ne t'avais jamais connu, quel « bonheur pour moi ! je ne serais pas dans « la peine où je suis pour toi ; oui, je « prie Dieu que tu puisses éprouver ce « que j'éprouve pour toi ; je prie la Nun-

« io per te, e priego la Nuntiata che tu
« possi gustare quelle tante male notti,
« ch'io ho havute questi giorni passati,
« boia, giudeo, can traditore! » e di qui nasce la pace. Et hanno apparecchiate le lagrime dicendo :

« Mamma mia, ohime, ch'io muoio ! » e ne le braccia tue si svengono, e poi, quando sono tornate in loro essere, ti dicono :

« Ben mio, questa sera t'aspetto » ; e tutta la notte t'accarezzano; poi la mattina ti danno una bereta di due frontali, *id est* che le t'affrontano a mezza lama, e cosi tutte le carezze si riducono in quello affronto : et a chi riesce, et a chi no. Ma questo non è se non imbattersi in qualche corrivo che spenda bene, anzi che egli sia prodigo, e che di pochi dì gli sia rimasta qualche heredità, che esso non habbia durato fatica in acquistarla ; e cosi si smarriscon le richezze. e per chi poi ? per le carogne.

« tiata (1) que tu puisses avoir autant de « mauvaises nuits que j'en ai eu tous ces « jours-ci, bourreau, juif, traître, mâtin ! » et la paix se fait là-dessus. Elles ont toutes prêtes les larmes ; elles murmurent :

« Maman ! oh ! je me meurs ! » et elles se pâment entre tes bras ; puis revenues à elles, elles te disent :

« Mon bien, je t'attends ce soir » ; et toute la nuit elles te caressent, puis le matin elles te mettent sur la tête un bonnet à deux cornes, *id est* qu'elles te font voir le tour à mi-lame, et ainsi toutes leurs chatteries aboutissent à cette bonne duperie ; il en est à qui cela réussit, et d'autres non. L'important pour elles est de tomber sur quelque grand nigaud qui dépense largement, ou mieux sur un prodigue mis en possession depuis peu de temps de quelque héritage, et qui n'ait pas eu de fatigue à amasser du bien ; voilà comment se dilapident les richesses, et pour qui ? pour des carognes !

(1) L'Annoncée, la Sainte-Vierge.

Ludovico. — Ohime ! come, carogne ? anzi per le divine cose. Le carogne non vanno vestite d'oro e di bei drappi, nè hanno il volto d'angiolette, come costoro, che tanto biasimi. Tra le quali se per aventura io veggo di Lorenzina il volto, quivi veggo che ognuno corre a verdela : e se la scontro in chiesa, veggo oguno inchinarsele, e molte e molte volte lasciar la messa, e por quel tempo a vagheggiar costoro. Dunque non sono si fatte le carogne, e se le sono, queste ornano le chiese, et i palazzi, ove corrono le genti a contemplarle. Credi tu, moccicone, che Santo Agustino, la Pace, e San Salvatore fossero le feste cosi frequentate, se costoro, che tu dici, non v'andassero ?

Zoppino. — Quatro femine o meno, o più, come tu di, non empieno gia le chiese.

Ludovico. — Non dico, che l'or l'empino, castrone : che se ognuna di loro

LUDOVICO. — Holà! comment, pour des carognes? pour de divins objets, tu veux dire. Les carognes ne se promènent pas vêtues d'or et de belles étoffes et n'ont pas des figures de petits anges féminins, comme celles que tu insultes si grossièrement. Parmi elles, si, d'aventure, j'aperçois le visage de Lorenzina, je vois qu'aussitôt chacun court la voir; si je la rencontre à l'église, je vois tout le monde s'incliner devant elle, et mainte et mainte fois laisser la messe et en passer le temps à regarder ces belles filles. Les carognes ne sont pas faites comme cela, ou, si elles le sont, alors elles servent de parures aux églises et aux palais, où tout le monde va les contempler. Crois-tu donc, morveux, que Santo-Agostino, la Pace, San-Salvatore, auraient des fêtes si fréquentées, si celles dont tu parles n'y allaient pas?

ZOPPINO. — Quatre femmes, plus ou moins, n'emplissent pas les églises.

LUDOVICO. — Je ne dis pas qu'elles les emplissent, bélitre : quand même chacune

fosse come quella che è in Campo Marzo, o quelle due, che son dentro al Palazzo hoggidì Colonna, ne caperiano cinquanta almeno in chiesa ; io dico che elle l'empiono, perche se vi va Lorenzina, dieci gentilhuomini l'accompagnano, altrettanti la seguono, e due tanti l'aspettano. Se vi va Matrema, oltre dieci fantesche et altretanti paggi et ancille, è accompagnata da Prencipi grandi, cio è Marchesi, Imbasciadori, e Duchi. Se vi va Beatrice, altretanti nobili, Don tale, e Don quale ; la Greca i suoi Conti, et i suoi Signori ; Beatrica ha i suoi Prelati, come Vescovi, Poeti, et Abbati, e la Tullia con molti sbarbati. E se vi va la Padovana, vi hanno i suoi cassieri, et i suoi Sanesi ; Nicolosa, una gran torma di Spagnuoli ; Laurona, i suoi mercatanti, giucatori, e barri ; l'Angioletta, il Moro et i soldati. Vincenza, i suoi Musaggi, e i suoi Tedeschi ; Giulia Romana,

d'elles serait aussi grande que celle qui est au Campo-Marzo ou que ces deux qu'on voit à l'intérieur du palais appelé aujourd'hui Palais Colonna, il en tiendrait au moins cinquante par église; mais je dis qu'elles les emplissent, parce que si Lorenza s'y rend, dix gentilshommes l'accompagnent, une fois autant la suivent et deux fois autant l'attendent ; si c'est Matrema, outre dix suivantes et autant de pages et de chambrières, elle est accompagnée de Princes éminents, tels que Marquis, Ambassadeurs et Ducs ; si c'est Beatrice, elle a autour d'elle autant de nobles, Don un tel et Don un tel ; la Greca a ses Comtes et ses Seigneurs ; Béatrica ses Prélats, Évêques, Poètes et Abbés ; la Tullia ses blancs-becs, en foule. Si c'est la Padovana, avec elle s'y rendent ses caissiers, ses Siennois ; Nicolosa, un tourbillon d'Espagnols ; Laurona, ses marchands, des joueurs, des escrocs ; l'Angioletta, le Moro et les soldats ; Vincenza, ses Moïses et ses Allemands : Giulia Romana, des vieux et

i vecchi e ricitanti; Nastasia, i menchiattari; Marticca, i sbirri; Ortega, gli Avvocati e Procuratori; la Delphina, i bei giovani; Farfarella, i falliti; la Ciavattina, i Mantovani, *id est*, i cazzi grossi; Caterina Piemontese, i bottegari; la Salamandra, i giovani di banchi; la Locca, il Pallazzo sano et intero, e le Boie sorelle Piemontese v'hanno trenta che co'l Giulio la sera se l'adoprano; Lucretia Ferrarese i suoi tindlanti; la Delia Padovana, i suoi furfanti; l'Antea, i suoi fottiventi e bardassi. Così ognuna da par se mena i suoi amici, senza mille altri, che vanno a vederle, tal che mi per che insino i luoghi pii doveriano amarle, poi che sono cagione de i loro honori.

Zoppino. — Anzi del dishonore. Come ti par bene, e vaglia dire il vero, che elle venghino così accompagnate, con la mano in su la spalla a questo et a quello, hor ridendo con quello, hor con quell'altro? e parti bene ch'ognuno, dove s'invia la tale e la quale, al sacrificio vadi, et in

des acteurs ; Nastasia, les débauchés ; Marticca, les sbires ; Ortega, les Avocats, les Procureurs ; la Delphina, les jolis garçons ; Farfarella, les banqueroutiers ; la Ciavattina, les Mantouans, *id est* les gros outils ; Caterina Piemontese, les boutiquiers ; la Salamandra, les jeunes gens des banques ; la Locca, le Palais apostolique tout entier, et les sœurs Boia, Piémontaises, une trentaine de ceux qui avec un jules les besognent le soir ; Lucrecia Ferrarese, ses gens d'office ; la Delia Padovana, ses filous ; l'Antea, ses mignons et bardaches. Chacune amène ainsi ses amis, sans compter des milliers d'autres qui viennent pour les voir, de sorte qu'il me semble que les lieux consacrés eux-mêmes devraient les aimer, puisqu'elles sont cause des honneurs qu'on leur rend.

Zoppino. — Plutôt du déshonneur qu'on leur fait, tu veux dire. Comment ? te semble-t-il convenable, à dire vrai, qu'elles y viennent ainsi accompagnées, la main sur l'épaule de celui-ci ou de celui-là, souriant

mezzo a quello si palpi, et hor si tocchi, hor si pizzichi, hor si accenni, et hor si faccino mille dishonesti attucci ? E come ti par bene che l'altra poi vecchia, col ceffo chiuso o col capello su gli occhi, con trenta menamenti di culo, et altrettanti di capo, e volgimenti di schiena ; e l'altra da fantesca apparisca, come se in chiesa sia sempre il Carnevale ? O esse si turano, o adobbano i lor ragazzi, facendo le maschere ogni mattina ? Questi sono gli honori, che elle danno a le chiese, questi sono i be' frutti che elle fanno, et il frequentare che di continuo adduconvi. In mal hora ! non vi son le strade e le case, in che men dishoneste son tal cose ? Quivi stiano in mal punto, non in chiese, dove gli Uffitii, et i sacrifici, et il verbo d'Iddio sentir si deve. Elle hanno pur le cucine, dove alle spese vostre si facenda, e la golaccia s'empieno ; quivi

à l'un ou à l'autre ? Te semble-t-il convenable qu'on n'aille au saint sacrifice qu'où va une telle ou une telle, et que pendant la messe même on se palpe, on se touche, on se pince on se fasse des signes ou mille autres déshonnêtes gamineries ? Comment? tu approuves que celle-ci, déjà vieille, le museau voilé ou le chaperon sur les yeux, avec trente tortillements du cul et autant de branlements de tête ou des reins, et que cette autre, habillée en chambrière, se montrent toutes deux, comme si à l'église on était toujours en Carnaval? Qu'elles se voilent, qu'elles costument leurs petit laquais, faisant mascarade chaque matin ? Voilà les honneurs qu'elles rendent aux églises, voilà le fruit qu'elles leur rapportent, les fréquentations que continuellement elles y amènent. Malheur ! n'y a-t-il pas les rues, les maisons, où de telles choses au moins ne sont pas si déshonnêtes ? Qu'elles s'y tiennent donc, à leur dam, et non dans les églises, où l'on ne doit ouïr que les Offices, la sainte messe et la parole de Dieu. Elles

stieno da fantesche, se pur tal arte gli piace: benche quasi è prodigio del lor male, e de gli honori, che la vecchiezza gli serba.

Ludovico. — Elle non si travestono, perche l'habito piaccia loro, ma travestite andar gli è caro accio non le conosci chi le scontra.

Zoppino. — A ciascuno che aggrada andar scognosciuto no lice cercar la quantità de popoli, ne le pompose chiese. Si va per luoghi solitari, e riposti dal vulgo, a le chiese vicini. Di pur che sono insatiabili et instabili; che se quello, che tu di, fosse pur vero, che haverebbenno esse a far tanti maneggi? hor le si scuoprono un poco, hor mezzo il volto, o le mostrano un'occhio, o si fanno veder, tutte, le si cavano le collane, le si assettano i guanti, le s'alzano il capello, o il

ont encore les cuisines, où l'on travaille à vos dépens et où elles s'emplissent la panse ; qu'elles y restent donc, en souillons qu'elles sont, si ce métier leur va : c'est d'ailleurs quasiment le miracle auquel aboutit leur mauvaise vie ; ce sont les honneurs que leur réserve la vieillesse.

Ludovico. — Elles ne se travestissent pas pour le plaisir d'être déguisées ; elles aiment à se promener travesties pour que ceux qui les rencontrent ne les reconnaissent pas.

Zoppino. — Celui à qui il plaît de ne pas être reconnu ne s'en va pas chercher la foule dans les pompeuses églises : il s'en va par les lieux solitaires, abandonnés du monde, qui sont voisins des églises. Dis donc qu'elles sont insatiables et instables ; si ce que tu prétends était vrai, qu'auraient-elles besoin de faire tant de manèges ? Elles se découvrent le visage tantôt un peu, tantôt la moitié ; elles montrent un œil ou se laissent voir tout à fait, s'ôtent leurs colliers, s'ajustent leurs gants,

panno listato, et in venti strani modi si dimenano e mostrano, come se'l veder loro importasse il tutto; e che si vede altro che puttane?

Ludovico. — Anzi bellezze grandi, e molto degne, e maniere legiadre.

Zoppino. -- Anzi si vede cessi, avelli, arpie e carogne crudeli.

Ludovico. — Puteno le carogne, le arpie, et i cessi, che tu di; e queste di continuo hanno tutta l'Arabia adosso.

Zoppino. — Anzi ogni rabbia, ma se le odorano è per mercè de tuoi denari e de profumieri. Ma tu, che affermi si, che le non puzzano, sai la schifezza, la sporcitia, e'l sudiciume che in loro resta?

Ludovico. — Questo non so io; so ben che sanno di buono, e che hanno vago il volto.

relèvent leur chaperon ou le bord festonné de leurs robes, se démènent et se mettent en vue de mille étranges façons, comme s'il importait par-dessus tout qu'on les vît ; voit-on autre chose que des putains ?

LUDOVICO. — Dis plutôt de grandes beautés, de gentilles et agréables manières.

ZOPPINO. — Non, des latrines, des charniers, des harpies, de cruelles charognes.

LUDOVICO. — Les charognes, les harpies, les latrines dont tu parles sont une infection, et ces belles ont continuellement sur elle toute l'Arabie.

ZOPPINO. — Toute la *rage* (1), veux-tu dire, et si elles sentent bon c'est grâce à tes écus et aux parfumeurs. Mais toi-même, qui affirme qu'elles ne puent pas du tout, sais-tu la malpropreté, les ordures, la crasse qu'elles ont à demeure ?

LUDOVICO. — Cela, je n'en sais rien ; je sais qu'elles sentent bon et qu'elles ont gentil visage.

(1) Jeu de mot entre *l'Arabia* et *la rabbia*.

Zoppino. — Il volto, eh ? O credi tu, perche elle habbiano il petto liscio, che altro il corpo sia ? Hanno il corpo, per il soverchio maneggiare, rugoso, e crespo ; le lor zinne fiappe, che paiano vessiche sgonfie che gli cascano. E sono queste quelle, che tu stimi che siano le più belle, e poi tutto'l dì perdon tempo dietro ad acconciarsele con acque di pino ; e la notte, quando dormono sole, se le fasciano per tenerle in soppresso, e più, per guarir de le mani, dormono co guanti, perche le rognacce, e croste, che vi hanno suso, se ne vadino via, e per haver le mani morbide, accioche accascando le capitasse qualche impotente, che non potesse star dritto in su la persona, havendo le man morbide lo possa far rizzare, e menare il cieco a bere alla fonte. E più, si fanno a le lor pancie impiastri con cera, mele e fichi, o si discrespano la pancia con le sopra dette acque di pino, et hor con galle retirando

ZOPPINO. — Leur visage, hein ? Oh ! crois-tu donc, parce qu'elles ont la gorge lisse, qu'il en soit de même de tout le reste du corps ? Elles ont le corps, à force de s'en servir, plein de rugosités et de rides, des tétasses molles qui leur pendent, semblables à des vessies vides. Voilà comme sont celles que tu crois les plus belles, et toute la journée elles perdent leur temps à les raffermir avec des eaux de sapin ; la nuit, quand elles couchent seules, elles se les emmaillotent, pour les comprimer, et, de plus, elles dorment avec des gants, pour se guérir les mains, faire en aller les pustules et les croûtes qu'elles y ont, se les rendre douces, afin que si par hasard leur arrive quelque impotent qui ne parvienne pas à se tenir droit de sa personne, ayant les mains douces, elles puissent le faire redresser, et mener l'aveugle boire à la fontaine. Elles se mettent encore sur la panse des emplâtres faits de cire, de miel et de figues, ou se déplissent le ventre avec les susdites eaux de sapin ;

la guinza pelle che li pende di continuo, e poi con pelatoi e bagni, i quali scorticatoi gli chiamano, imbruniscono le pelose membra, di che il puzzo ammorba. E gli putrefatti lisci, che su i labbri si pongono, puzzano egli? Quel liquor, che di continuo de le facende gli esce, di che sa? non sa gia di buono questo. Et il più de le volte bisogna che portino dentro struffioni, spazzatoi di forni, o stracci, perche non gli coli giù per le lorde coscie la compitura corrotta. Alcuna vi tiene di continuo una spugna, e molte ve la lasciano dentro mentre che tu usi seco, per parer miglior robba, et haver la natura men larga, per che urtando in quelle spugne ti par che sia alquanto più stretta. Oh! quanti ne vengono gabbati a questo modo! Et io so uno, che facendo quella cosa a una, gli

au moyen de noix de galle, elles se raffermissent leur peau molle qui leur pend continuellement, et avec des épilatoires, des bains, qu'elles appellent des décorticatoires, elles donnent du poli à leurs membres velus, dont la puanteur rend malade. Et les pommades en putréfaction qu'elles se mettent sur les lèvres, puent-elles, oui ou non ? Cette liqueur qui continuellement suinte de leurs machins, que sent-elle donc ? Cela ne doit pas sentir bien bon. Sans compter que le plus souvent il faut leur fourrer dedans des paquets de chiffons, des lavettes à four, des loques, pour que ne coule pas le long de leurs sales cuisses la décharge corrompue. Quelques-unes y tiennent continuellement une éponge, et beaucoup l'y laissent pendant que tu les travailles, pour paraître un meilleur coup, avoir la nature moins large, et toi, venant à donner dans ces éponges, tu crois en effet que la belle est un peu plus étroite. Oh ! combien de gens sont attrapés de la sorte ! J'en sais un qui, faisant

parve che l'havesse molto più stretta che l'altre, e di lei ne predicava, dicendo esser la miglior robba di Roma, e che haveva la natura più asciutta e più streta che donna che egli pratticasse mai. Pur un dì allargandogli le coscie, gli uscì e cascò in terra una tovaglia piegata, tutta molle, e non havendo ancho quel tale fatto il fatto suo, volle dare fine all'opera, e trovossi in un *mare magnum* e disse che gli parve pisciare in un horto fuor d'una finestra, non toccando da niuno de lati; di modo che più volte hebbe paura di non si annegare, si che tu intendi.

E quelle poltroniere, sulimati, e tossichi, che tengono in sul volto, su i labbri, e su i denti, che qualche volta saria meglio basciar un cesso che i lor volti! e quelli stracci con la marcia bigia e rossa, che di continuo gli colano e ricamano le lor camiscie, di che sanno?

l'amour à l'une d'elles, crut qu'elle l'avait beaucoup plus petite que les autres; il allait partout la vantant, disant que c'était la meilleure affaire de Rome, qu'elle avait la nature plus sèche et plus étroite que femme qu'il eût jamais pratiquée. Un beau jour, comme il lui écartait les cuisses, lui échappa et tomba par terre une serviette pliée, toute humide ; notre homme, n'ayant pas encore fait son affaire et voulant achever l'opération, se trouva en un *mare magnum*, et dit qu'il lui avait semblé pisser dans un jardin, par une fenêtre, ne touchant les bords d'aucun côté ; de sorte qu'il eut plus d'une fois peur de se noyer, comme tu le penses bien.

Et toutes ces coïonneries, ces sublimés, ces poisons qu'elles se mettent sur la figure, sur les lèvres, sur les dents, si bien que parfois mieux vaudrait baiser une latrine que leurs visages ! Et ces loques, marquées de taches grises ou rousses par ce qui leur coule continuellement et trace des broderies sur leurs chemises, qu'est-ce

di muschio? E se tu sapessi, come si mettono dentro ne la natura e polvere, e vetro pesto, per asciugar quella humidità che v'hanno dentro, che stroppiano mille poveri giovani, che gli fanno spaccare i lor membri: i caruoli e i piattoni ve ne hanno per ordinario! Si che se tu sapessi la millesima parte, che so io, non ti verrebbe mai voglia di loro: se tu le vedessi, comme l'ho viste io, per esser con esse loro molto domestico. L'ho viste la sera andando al cesso fare un romore, che pareva si desse fuoco a tutte l'artegliarie di Castel Sant'Angelo, overo a la girandola; et questo era il grande strepito de le anime non nate, che gli uscivano del culo; e poi a coscie larghe, con le mani piene di sanguaccio, che cavavano fuori de le lor pottaccie, creditu che sappiano di buono? E mentre che hanno il loro amico nel letto, chi dietro a la cortina, chi dietro al padiglione ha una pignattella con sei foglie di salvia e rosmarino, con un poco di vin

qu'elles sentent donc? le musc? Si tu savais comme elles se mettent dans leur nature des poudres, du verre pilé, pour essuyer l'humidité qu'elles ont là-dedans et qui estropient mille pauvres jeunes gens, qui font crevasser leurs membres, et les chancres et les morpions qu'elles ont d'ordinaire! Oui, si tu savais la millième partie de ce que je sais, tu n'aurais jamais envie de ces femmes, si tu les voyais comme je les ai vues, étant on ne peut plus familier avec elles. Je les ai vues le soir, allant au retrait, faire un tel vacarme qu'il semblait qu'on fît partir toute l'artillerie du castel Saint-Ange, ou au moins le feu d'artifice, et c'était l'effroyable tumulte des âmes non encore nées qui leur sortaient du cul! Puis, à cuisses écarquillées, les mains pleines de caillots de sang qu'elles retirent de leurs connasses, crois-tu qu'elles sentent bon? Pendant qu'elles ont leur galant au lit, qui sous les rideaux, qui derrière l'alcôve, a une cuvette avec six feuilles de sauge et de romarin, dans un peu de vin blanc, et fai-

bianco, facendo una Moresca con le mani, sciacquando hor forte hor piano, lavansi quella cosa; di che sanno elle all' hora? certo san di buono! Ma lasciamo questo; di che odore è quello, che con le mani ti portano in letto, che molto ben si hanno empite l'unghie di quel che di la cavano? Le ti toccano con quelli i labbri, e i denti, e accarezzandoti con schifacci modi ti fanno mangiar de i lor sudiciumi, i quali de la cosa si tranno, e poi vano a la guardarobba de profumi, et all'amario de le cose che adoperano per istrignere, hor con vetro, hor con galluzza, e hor con vetriuolo, come se non fosse cosi difficile a restrignerli quelle, che serrare la bocca dell'Abisso!

Hor guarda loro in letto sotto il culo, e vedrai che balla v'hanno di cenciacci, i quali sono defensori de le lenzuola, ove bene spesso resta il segno anchora de le sporchezze loro; guarda le pezze del mar-

sant danser une Mauresque à leurs mains, barbotant à grand bruit ou tout doucement, elles se lavent ce que tu sais ; qu'est-ce qu'elles sentent alors? elles doivent sentir bon ! Mais laissons cela ; quelle odeur a donc ce que t'apportent au lit leurs mains, dont souvent elles ont plein les ongles de ce qu'elles retirent de là ? De ces mêmes ongles elles te touchent les lèvres, les dents, et en te caressant de dégoûtante façon te font manger les ordures qu'elles se sont retirées de leur machin ; puis elles vont à la boite aux parfumeries, à l'armoire où sont les ingrédients dont elles usent pour se rétrécir : du verre, de la noix de galle, du vitriol, comme s'il n'était pas aussi difficile de les rendre étroites que de fermer la gueule de l'Abîme !

Regarde-les sous le cul, dans le lit, tu verras quel ballot de chiffons elles y mettent pour préserver les drap, où bien souvent demeurent tout de même les marques de leurs saletés ; regarde les traces du mar-

chese, le quali paiono tinte ne guidaleschi de gli spallati cavalli, e sentirai l'odor di quello. E i piedi, di che gli sanno? E quando tu sei in letto con esse loro, e che hai scherzato un pezzo, alza un poco le lenzuola, e sventola, e sentirai che mena odor da far fuggire amor dentro una grotta, e l'odor de le lasene è di sudore da far recere. Falle un poco caminar per camera ignude, vedrai mille cose che ti offenderanno. A chi pende de la natura la stringa o rembrencioli. Chi ha intorno al culo una merciaria di creste. A chi pendono le zinne infino al bellico, che paiano fiaschi piene di venacce, che fanno più rami che non fa il Po in Lombardia. Chi ha a la pancia quattro o sei faldoni l'un sopra l'altro, che gli cuoprono la lor pottaccia. Chi ha le coscie rugate. Chi su le ginocchia il fango, che vi si potria piantar le lattughe. Chi ha le chiappe

quis (1), que l'on croirait teintes dans les ulcères de chevaux épaulés, et tu en sentiras l'odeur. Et les pieds, que sentent-ils donc? Quand tu es au lit avec elles et que tu as badiné un brin, soulève un peu les draps, évente-les, tu sentiras qu'ils répandent une odeur à faire fuir l'amour au fond d'une grotte, un relent de vesses et de sueur à faire vomir. Fais-les un peu marcher toutes nues dans la chambre, et tu verras mille choses qui te dégoûteront : à l'une pendent hors de sa nature le clitoris ou les lèvres, l'autre possède autour du cul toute une boutique de crêtes de coq ; à cette autre les tétons pendent jusqu'au nombril : on dirait des fiasques sillonnés de grosses veines, avec plus de ramifications que le Pò en Lombardie. Celle-ci a sur le ventre quatre ou six gros plis l'un sur l'autre, qui couvrent sa connasse ; celle-là, des cuisses rugueuses ; celle-là une telle crasse sur les genoux, qu'on pourrait y planter des laitues ; cette autre les fesses

(1) Les menstrues.

ruvide come la pelle d'un' occa. A chi gli cascano su le coscie di dietro. E chi ha le croste ne le ligature de le calze per far bella gambetta. Si che se tu vedessi queste cose, come le ho viste io, elle ti uscirebbono di mente. Dunque ti prego te ne vogli chiarire, perche questo è il rimedio d'amore. E più che mi era scordato, guardale il pettignone, ove per ordinario hanno sempre una scodella di piattole, le quali donano altrui in cortesia, accioche impresa sia di loro amori. Accostatevi al fiato de le più di loro la mattina, per le male notti che non dormono il lor debito, et il cibo è indigesto, sentirete di che sanno. E ti lasciano le divise loro nel letto, o imbrattate le lenzuola di marchese, o qualche crosta di mal francese, o rogna, o qualche caruolo,

râpeuses comme la peau d'une oie ; à cette autre elles tombent par derrière jusque sur les cuisses ; une autre a des croûtes aux ligatures des chausses, parce qu'elle veut faire belle jambe. Si tu voyais tout cela comme je l'ai vu, elles te sortiraient de la fantaisie ; je te prie donc de vouloir bien t'éclairer là-dessus, car c'est là le véritable remède d'amour (1). Et encore, j'allais l'oublier, regarde-les à la motte, où d'ordinaire elles ont à demeure une pleine écuelle de morpions, dont elles gratifient courtoisement le prochain, pour qu'il les garde comme un blason de leurs amours. Approchez-vous de l'haleine de la plupart d'entre elles, le matin, par les mauvaises nuits qu'elles ne dorment pas tout leur content et que la digestion est mauvaise, et vous vous apercevrez de ce qu'elles sentent. Et elles vous laissent dans le lit leurs devises : les draps souillés de taches du marquis, quelques croûtes de mal français, ou la

(1) Allusion aux *Remedia Amoris* d'Ovide, qui ont servi de modèle pour le *Zoppino*.

accioche ti ricordi di loro. E fannosi ficcar quando hanno il marchese, per l'ingordigia del guadagno, e per non perder l'amico accio non vadi altrove. E da queste tal cose poi nasce che cascano i membri a mille giovani; e queste sono le ricordanze, le divise, et imprese loro.

Contemplale un poco in letto, quando sotto altrui doppo l'amoroso piacer si tolgano via, vedrai che bello spettacolo fanno di loro, mentre elle hanno sotto al capezzale la mano stanca, con che ti porgono un panno, che ti netti, e con la dritta fra le coscie proprie, dove raccolgon l'olio che è fra quelle; l'odor di che pensi che sappia? che deggia confortar altrui? E più, la mattina quando le si levano, se tu le vedessi, come l'ho visto io! le sono disconce, le sono verdi, frolle, che paiano marce, perche il liscio è andato via per il sudare : all'hora si

rogne, ou quelque chancre, pour que vous vous souveniez d'elles. Elles se font besogner quand elles ont le marquis, par avidité du gain, pour ne pas perdre un chaland, de peur qu'il n'aille autre part, et de là résulte que les membres tombent en pourriture à mille jeunes gens ; tels sont les souvenirs, devises et blasons qu'on en garde.

Contemple-les un peu au lit, quand après le déduit amoureux elles se retirent de dessous le ventre du galant : tu verras la belle représentation qu'elles donnent d'elles-mêmes, en glissant la main gauche sous l'oreiller, pour t'offrir un linge à t'essuyer, et ayant la droite entre leurs cuisses, pour retenir l'huile qui en découle ; quelle odeur penses-tu qu'elles sentent ? une odeur à te réconforter, hein ? Et le matin, quand elles se lèvent, si tu les voyais comme je les ai vues ! elles sont toutes défaites, verdâtres, décomposées, on les croirait pourries, les fards ayant foutu le camp avec la sueur ; alors, oui, s'aper-

gli veggono le lor magagne, le vene, i nervi, le crespe, i denti gialli e puzzolenti, prima che si liscino e piglino in bocca i moscardini. Ma a che disputar de lor puzzori? il derivato del lor nome il dice, secondo l'utile interpretatione del Carafulla, la cui oppinione è, che ogni parola si formi di diversi linguaggi, di Taliano, e di Spagnuolo, di vulgare, e di Latino, e similmente anchor di tutti gli altri, overo che in se stessa porti il derivato convicino, come saria dir: donna da danno, potta che pute, culo che cola, fregna che fragne, fessa che è una fessa, chiappe che acchiappano; tutto questo hanno costoro.

Ludovico. — Cotesta tua nova interpretatione, per Dio! mi piace, perche è vera e bella. Ma che vuol dir puttana?

Zoppino. — Puttana è un nome com-

çoivent leurs tares, les veines, les tendons, les rides, les dents jaunes et puantes, avant qu'elles ne se pommadent et ne se mettent leurs opiats dans la bouche. Mais à quoi bon discuter de leur puanteur? L'étymologie de leur nom la dit assez, selon l'excellente interprétation du Carafulla, dont l'opinion est que chaque mot est formé de divers idiomes, d'italien, d'espagnol, de patois, de latin et de toutes autres langues, ou bien renferme en soi le mot proche voisin dont il est dérivé, comme qui dirait : dame, qui cause dam ; *potta,* qui pue ; cul, qui coule ; *fregna,* qui *fragne;* fente qui est fendue ; *chiappe,* qui accaparent (1) ; et c'est bien cela.

Ludovico. — Cette tienne nouvelle interprétation me plaît fort, par Dieu ! elle est vraie et belle ; mais que veut dire *puttana?*

Zoppino. — *Puttana* est un mot com-

(1) Zoppino fait plaisamment dériver *potta* de *putere,* puer ; *fregna* (vulve), de *fragnere,* fendre ; *chiappe* (fesses), de *acchiappare,* s'emparer de, accaparer.

posto di vulgare e di Latino. Perche ano in Latino si dice quel, che in nostra lingua si chiama culo, dove che si compon di potta et ano : e in vulgar nostro, puttana vuol dire, che li pute la tana, e cortigiana, cortese dell'ano.

Ludovico. — Ben, per Dio! tu m'hai detto de nomi del derivato istesso, e de composti di vulgare e Latino. Vorrei udir quelli d'Italiano e Spagnuolo.

Zoppino. — Noi usciremmo assai fuor de la materia ; pur perche tu resti satisfatto in questo, dimanda quel che ti piace, ma sopra tutto fa che sia breve.

Ludovico. — Horsu, che vuol dir tovaglia ?

Zoppino. — Cotesto è di Spagnuolo et Italiano; che sai che apparecchiando, e gittando la tovaglia, l'un credentiero all'altro dice : « Tò, vaglia », che è com-

posé d'italien et de latin. En latin, on nomme *anus* ce que dans notre langue on appelle cul ; *puttana* est donc composé de *potta* et d'*anus;* dans notre langage courant, *puttana* veut dire à qui puc la *tana* (1), et courtisane : qui est courtoise de son anus.

Ludovico. — Bien, par Dieu ! mais tu m'as parlé de mots qui ont en eux-mêmes leur étymologie ou qui sont composés de langue vulgaire et de latin ; je voudrais connaître ceux qui le sont d'italien et d'espagnol.

Zoppino. — Ce serait sortir de notre sujet; néanmoins, pour te satisfaire à cet égard, demande-moi ce qui te plaira, mais surtout fais en sorte que tu sois bref.

Ludovico. — Alors que veut dire *tovaglia* (2) ?

Zoppino. — Cela est fait d'espagnol et d'italien ; tu sais qu'en mettant et en étendant la nappe, l'un des valets d'office dit à

(1) La tanière, c'est-à-dire la *nature*.
(2) La nappe.

posto di Taliano et Spagnuolo. Ma torniamo al nostro, e diciamo de le puttane, poiche li essempi detti te lo mostrano, parti che siano schife? nè t'ho contato anchora, come in una notte albergano quattro, e tutti servano bene, e non sa l'un de l'altro; pensa tu poi se l'ultimo ha gli odori.

Ludovico. — Ohime! come mai quattro?

Zoppino. — Come, eh? Quante con l'acquaruolo, col fornaio, o col pizzicagnolo (sperando non si sappia) spendono de la notte tre hore, il resto danno a gli altri, scusandosi poi che'l Prior di San Lazzaro vi è stato! E so una de le grandi, che diede da dormire e da far quella facenda a tre persone in una notte, e niun di loro se ne accorse. Il primo tenne in parole molti dì che non gli potea dar da dormire, perche ogni

l'autre : « *Tò, vaglia!* » locution composée d'italien et d'espagnol (1). Mais revenons à nos affaires et parlons des putains; puisque les exemples que je t'en ai allégués te le démontrent, crois-tu qu'elles soient assez dégoûtantes? Et je ne t'ai pas encore dit comment, la même nuit, elles en hébergent quatre et les contentent fort bien tous, sans qu'ils sachent rien les uns des autres; pense si le dernier a les bonnes odeurs !

Ludovico. — Oh! comment cela, quatre?

Zoppino. — Comment, hein ? Combien d'entre elles, espérant qu'on n'en saura rien, passent trois heures de la nuit avec le porteur d'eau, le boulanger ou le charcutier, et donnent le reste aux autres, en s'excusant sur ce que le prieur de San-Lazaro était venu ! J'en connais une des plus fameuses qui donna à coucher et à faire cela, une belle nuit, à trois galants, et aucun d'eux ne s'en aperçut. Le premier, elle le tint des jours et des jours à lui dire

(1) « Oh! allez! » *Tò* est italien; *vaglia*, pour *vaya*, est espagnol.

notte era obligata, ma che gli concederebbe una sera, la qual toccava ad un Camerier d'un Cardinale, il quale non veniva infino a mezza notte, per fin tanto che'l suo Cardinale non andava a letto; et in quel mezzo questo tale veniva a dormir con lei, et informava la fantesca, che, come sentiva la mezza notte, dovesse chiamare, e quel tale se n'andava. Et haveva dato la posta a l'altro, al quale ella diceva :

« Questa notte ti darò da dormire,
« con questo che tu venghi a mezza
« notte, perche io vo ad una cena, che
« starò infino a mezza notte a tor-
« nare. »

E veniva questo tale, e come egli era l'Avemaria, lo risvegliava, dicendo :

« Ben mio, vattene, che io aspetto
« uno, che ha da venir qui a l'alba, il
« quale è Camerier del Papa, che non si
« puo partire fin che'l Papa non si lieva,
« il qual si lieva a buona hora, e poi ves-
« tito che l'ha se ne viene a me. »

qu'elle ne pouvait le recevoir à coucher, toutes ses nuits étant retenues, mais qu'elle lui accorderait une soirée assignée à un Camérier de Cardinal, lequel ne venait jamais avant minuit, heure à laquelle son Cardinal allait au lit ; grâce à ce moyen, il vint coucher avec elle et dit à la chambrière d'avoir à l'appeler dès que sonnerait minuit; alors il s'en alla. Elle avait donné rendez-vous au second, auquel elle avait dit :

« Cette nuit, je te donnerai à coucher, à « condition que tu viendras à minuit, « parce que je soupe en ville et que je ne « reviendrai pas avant. »

L'homme vint, et quand sonna l'*Ave Maria* elle le réveilla en lui disant :

« Mon bien, va-t'en, j'attends quelqu'un « qui doit venir dès l'aube, c'est un Camé- « rier du Pape, et il ne peut s'en aller « avant que le Pape ne soit levé; mais le « Pape se lève de bonne heure et aussitôt « qu'il l'a habillé, il vient me voir. »

E cosi quest' altro se n'andava via contento, dicendo lei :

« Ben mio, perdonami; vien domane,
« e starai due o tre hore meco in
« piacere. »

E cosi il menchione se n'andava ; et haveva dato la posta ad un'altro, che dovesse venire la mattina a buona hora, perche tornerebbe a casa da dormir con un Vescovo. E cosi quel tale veniva, e stava in letto con esso lei a bicchieri sciacquati infino a le campanelle, e a quello tocò pagare il pranzo : e cosi ognun fù contento, e l'un non seppe de l'altro, ma ti so dire, che l'ultimo hebbe la via spatiosa et odorifera. E se tu parli con esso loro, tutte hanno il Monsignore, il Cassiero, et il Vecchio : e dicono a quelli tali, che hanno dormito seco, che non lo dica, pagandosi di poco, dicendo :

« Questo è buono per le candele, e
« questo sarà buono per l'insalata. »

Ludovico. — So ben che con costoro i denari giovano solo. Ma che fa egli a me

Et ainsi cet autre se retira content et elle ajouta :

« Mon bien, excuse-moi, reviens demain « et tu resteras à t'amuser avec moi deux « ou trois heures. »

Rendez-vous était donné à un troisième qui devait venir le matin de bonne heure, en sortant de coucher avec un Évêque. Il arriva, resta avec elle au lit à gobelets rincés jusqu'à ce que les cloches sonnassent, et à celui-là échut de payer le dîner. De cette façon, les uns et les autres furent satisfaits et ne surent rien de leurs compagnons, mais je puis te dire que le dernier eut le chemin large et odoriférant. Et si tu t'entretiens avec elles, toutes ont leur monsignor, leur caissier, leur vieux, et elles disent aux particuliers qui ont couché avec elles de n'en souffler mot, elles acceptent le plus mince salaire en disant :

« Cela, c'est pour les chandelles, et ceci « pour la salade. »

Ludovico. — Je sais bien qu'avec elles l'argent seul a du bon; mais que m'importe

se le medesime carezze mi si fanno che a quegli altri, se la sta meco allegra e volentieri?

Zoppino. — Volentieri, eh? tu te'l pensi. Io ti dico il contrario, che benche quando le stanno teco in letto, ti gettino la coscia manca addosso, e l'altra sotto, e l'una mano al collo e l'altra a basso, et in cento maniere le ti diano la lingua hor grossetta, hor sottile, hor da canto, hor con le labbra, hor senza, e con altre e tante a te la tua richieggiano, non pero volentieri stanno elle teco, ma perche quella è l'arte loro, e nol facendo, perderiano assai. Et ognuno dee favorir sua mercantia, accio da i compratori sia havuta cara. Se le stessino murate, o come statue de una volta in su, non vi andarebbe persona, onde perche vi vadino le si aiutano, le si dimenano, e secondo che altrui piace, fanno le Moresche; e se egli è ardito in giostra,

à moi qu'on me fasse les mêmes caresses qu'à d'autres, si la belle me reçoit de bonne humeur et volontiers?

ZOPPINO. — Volontiers, hein? tu te le fais gober; je t'affirme le contraire. Même quand elles sont au lit avec toi, qu'elles te jettent leur cuisse gauche en dessus et te passent l'autre en dessous, qu'une main autour de ton cou et l'autre plus bas elles te donnent leur langue de cent façons, tantôt grosse et tantôt menue, tantôt dans le coin de la bouche, tantôt avec et tantôt sans les lèvres, et que par autant de chatteries, ou plus, elles te demandent la tienne, ce n'est pas qu'elles soient volontiers avec toi, c'est parce que c'est leur métier et que si elles ne faisaient pas tout cela elles y perdraient trop. Chacun doit faire valoir sa marchandise, pour qu'elle soit estimée des acheteurs. Si elles se tenaient murées ou tout d'une pièce, comme des statues, personne n'irait chez elles; pour qu'on y aille, il leur faut bien s'évertuer, se démener et, comme il plaît

l'astuta donna gli dice, che non faccia così presto, pregandolo che non si affretti, e che egli aspetti lei, accioche la non resti senza farlo, e ricorda che meni hor piano, hor forte, hora ad agio, et hora in fretta, fingendo di far due volte ; e non vogliono, che si cavi prima, che tre volte non facci, e ti danno segni d'haverlo fatto o con altri sospiri, o con infreddar la lingua, o col batter forte i polsi, o con torcer gli occhi, o con lasciarsi andar per perdute, o con formar paroline rotte, e con basciarti con certi sospiruzzi : questo con cento altre cosette hanno per le mani, con che fanno belle le lor botteghe di voi altri, senza che elle hanno più modi lascivi e ghiotti a far quel fatto, che non dicon parole. Hor stanno distese di sotto, hora a coscie

au client, danser les Mauresques. S'il est vaillant au déduit, la rusée femelle lui dit de ne pas achever si vite, elle le supplie de ne pas se dépêcher, de l'attendre, pour qu'elle ne manque pas de le faire, elle aussi ; elle lui rappelle qu'il ait à pousser tantôt doucement, tantôt fort, tantôt sans se presser, tantôt au galop, et elle feint de le faire deux fois ; elles ne veulent pas qu'il se retire avant de l'avoir fait trois fois au moins, et elles feignent d'y aller aussi, soit par de petits soupirs, soit par le refroidissement de la langue ou par de forts battements de pouls, soit en se tournant les yeux, en se laissant aller comme perdues, en exhalant des paroles entrecoupées, en te baisant avec de petits hoquets ; ces simagrées, et cent autres, elles les ont à commandement, et c'est ainsi qu'elles embellissent à vos dépens leurs boutiques, sans compter qu'elles savent plus de postures lubriques et lascives pour faire l'amour que ne peuvent l'exprimer les paroles. Elles se tiennent

alte. hor sopra raccolte, hor a la Ginetta, hora a la Turchesca, hor con le gambe in alto, hora a tartagura, con li panni in testa, hor da lato, hor con la schiena in su, e bene spesso a strano modo, et in tutti que'modi finalmente che le si credono, che a gli altrui gusti piacciano. Mostrano bramarli tutti, et haverli cari, anzi per essi struggersi; e capitandogli qualch'uno che sia un poco attempato, a chi manchi il calor naturale, gli pigliano con le mani la crespa pelle de la infingarda facenda, e tutte carezzevoli, hor fra le chiappe, hor per la pancia, hor fra le zinne menandola e stropicciando, la mettono a forza in quella dove loro s'infilzano, e loro stesse il mettono, e dolcemente il basciano, non curando le schife tossi, o stomacosi cattari, che de denti tarlati a que' tali surgono, e le sudice bave, che le imbrat-

tantôt les cuisses hautes ou repliées sur ses reins; elles le font tantôt au genêt d'Espagne, tantôt à la turque, ou bien les jambes en l'air, ou bien à la tortue, les jupons par-dessus la tête, ou bien elles le font le dos en dessus ou dans quelque autre position bizarre, et finalement dans toutes celles qu'elles supposent plaire aux clients. Elles feignent de les aimer tous, de les chérir tous, pour qu'ils se consument davantage, et s'il leur en tombe un qui soit un peu mûr, à qui manque la chaleur naturelle, elles lui prennent entre leurs mains la peau ridée de son paresseux ustensile et, toutes caressantes, à force de le secouer et de le branler, de se le frotter entre les fesses, le long du ventre et entre les tétons, elles finissent par le mettre à l'endroit par où on les enfile; elles l'y font entrer elles-mêmes et tendrement baisent le bonhomme, sans s'inquiéter de ses quintes de toux, des nauséabonds catarrhes qui s'échappent de ses dents cariées, de la bave gluante dont

tano. Che la speranza del guadagno lava il tutto, e per quello si farebbono far mille buchi addosso, et ammazzarsi. Si che non pensar che sieno voluntarie quelle carezze, che per loro utile ti fanno, nè pensar che continuino poi che veggono haverti involto nell'amaro laccio; non ti lusingano più, nè più ti pregano, anzi su'l volto ti dicono: « Io non amo; » e mentre che passi per la strada, fanno fare a la finestra un più giovane e più bello di te, et in tua presentia il basciano: hor pensa se quelle son pugnalate al cuore, dicendoti:

« Ecco quanto bene io ho al mondo;
« tu mi sei uscito di fantasia, io ti ho in
« odio, non ti posso patire, non mi venir
« più a casa. »

Perche le sanno bene, che non ti puoi tenere di non vi andare; e costi ti danno mille ferite il dì. Con dir: « Chi è con

sa bouche est embrenée. L'espoir du gain lave tout ; pour le gain, elles se feraient percer mille petits trous dans le corps, elles se feraient assommer. Ne crois donc pas qu'elles les fassent de bon cœur ces caresses dont elles te comblent pour leur plus grand profit, et ne crois pas non plus qu'elles continuent à te les faire dès qu'elles te verront pris dans le lacet d'amertume. Alors, elles ne te cajolent plus, elles ne te prient plus ; elles te disent en pleine figure : « Je ne t'aime point », et quand tu passes dans la rue, elles en font mettre à leur fenêtre un plus jeune et plus joli garçon que toi, et devant toi elles le baisent; juge un peu si ce sont des coups de poignard au cœur, te disant :

« Voilà tout ce que j'ai de bon au monde ; « tu m'es sorti de l'idée ; je te déteste, je « ne puis plus te souffrir ; ne viens plus « chez moi. »

Parce qu'elles savent bien que tu ne peux te retenir d'y aller et elles te donnent ainsi mille crève-cœur par jour. Si tu demandes :

la Signora? » risponde la fante : « V'è il tale, e'l tale; » che è uno di quelli che più ti dispiace; tal che voi, meschini amanti, non sapete scorgere il vero.

Ludovico. — Se lo amare ne giovani è di necessità, dunque mal si può scorgere quel che tu condanni; conciosia che l'usar quella cosa è necessario assai.

Zoppino. — Ma si doveria tanto meno impazzire.

Ludovico. — Come, impazzire? pazzo dunque è chi ama? ma è ben pazzo chi s'annoia, come fanno assai, che amando altrui noiano se stessi. Quanti ne vanno per queste strade pazzi, e quanti si vogliono uccidere?

Zoppino. — Non ho veduto mai persona odiar se medesima.

Ludovico. — Amar ben troppo, si

« Qui est avec la Signora ? » la chambrière te répond : « Avec un tel » ou bien : « Avec « tel autre », et c'est justement un de ceux qui te déplaisent le plus, si bien que vous autres, pauvres amoureux, vous ne pouvez jamais savoir la vérité.

Ludovico. — Si pour les jeunes gens c'est une nécessité d'aimer, difficilement pourra-t-on savoir ce que tu condamnes ; or faire l'amour est chose absolument nécessaire.

Zoppino. — Oui, mais tout au moins ne devrait-on pas s'affoler.

Ludovico. — Comment cela, s'affoler ? L'homme qui aime est-il donc un fou ? Oui, sans doute, est bien fou celui qui en perd la tête, comme font tant de jeunes gens qui, à force d'aimer, se rendent à charge à eux-mêmes. Combien passent par ces rues de tels fous, et combien veulent se tuer ?

Zoppino. — Je n'ai jamais vu personne se haïr soi-même.

Ludovico. — J'en ai bien vu trop aimer,

come colui, che a Beatrice dette il nome, e'l cuore.

Zoppino. — Dico che questo è falso.

Ludovico. — Falso è quello che dici tu, che io l'ho veduta, et udita con queste mie orecchie, che essa l'ama.

Zoppino. — Non t'ho detto io, che le bugie, le adulationi, le frappe, il cicalare, il vantarsi, et i giuramenti son più familiari de le puttane, che non erano i polli del Zoppino?

Ludovico. — Non si dee egli credere a chi giura?

Zoppino. — Non a le puttane, dico, che i lor giuramenti son proprio il coltellino del mariuolo, che taglia altrui la borsa, e non si vede. Purche loro godino del tuo, che le fa il giurare? che giurarebbeno mille volte per un carlino. Dipoi ti fanno patire il mal viso di loro, e le audaci risposte de le fanti, le quali ben spesso ti dicono : « Da di volta, la Si-

comme celui qui donna et son nom et son cœur à Béatrice.

ZOPPINO. — Je dis que c'est faux.

LUDOVICO. — C'est ce que tu dis qui est faux ; je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles, qu'elle l'aime.

ZOPPINO. — Ne t'ai-je pas dit que les mensonges, les adulations, les fourberies, les paroles en l'air, les vantardises, les serments, sont choses plus familières aux putains que ne l'était à Zoppino de porter des poulets ?

LUDOVICO. — Ne doit-on pas croire qui jure ?

ZOPPINO. — Jamais les putains, te dis-je ; leurs serments sont tout juste le petit couteau du filou, qui vous coupe la bourse et qu'on ne voit pas. Pourvu qu'elles arrivent à jouir de ce que tu as, que leur fait de jurer ? elles jureraient mille fois pour un carlin. Puis elles te font supporter leur mauvais visage et les menteuses réponses de leurs servantes, qui souvent te disent : « Va-t'en, la Signora ne peut recevoir, elle

« gnora non puote, la è accompagnata,
« la riposa, o la è col Vescovo, o la sta
« col Banchiere, » o è quel che più ti dispiace, che così è informata la fantesca per darti più dolore, dicendo : « C'è quello amico »; over dice : « L'è con Monsignore; » dove poi la è con un di que' ch'io dissi dinanzi. Et all'aprir che fanno :

« Monsignor la de il raso ; » dove dicono
« poi : « Almen mi darai per far le mani-
« che. »

E nol facendo, sei sommamente schernito da loro. e discacciato, e col grifo torto di continuo ti guardano, mostrandoti che ti hanno a noia, onde sempre è forza donargli, et oltre loro, le fantesche ti chieggono, e le fantesche t'affrontano.

Ludovico. — Che ordine trovi tu dunque, poiche è di necessità far quel fatto? bisogna pur haver prattica di puttane.

« est en société, elle repose »; ou bien : « Elle est avec l'Évêque, avec le Banquier, » ou n'importe quel autre qui te déplait encore plus. La servante a ainsi le mot pour te causer plus de chagrin : elle te dit : « L'amant est à la maison, » ou bien : « Elle est avec Monseigneur, » et elle est tout simplement avec un de ceux dont je t'ai parlé plus haut. Dès qu'elles t'ouvrent la porte :

« Monseigneur lui donne le satin, » disent-elles ; et elles ajoutent : « Au moins « me donneras-tu de quoi faire les man- « ches. »

Et si tu ne le fais pas, tu es souverainement méprisé d'elles, jeté à la porte, ou bien elles te font mauvaise mine et te montrent combien tu leur déplais. Force est donc de toujours leur donner, et en outre les chambrières t'importunent, les chambrières t'affrontent.

Ludovico. — Quel moyen trouves-tu donc d'en sortir, puisqu'il est de toute nécessité que l'on fasse l'amour ? il faut

poiche da le honeste donne aver non si puo mai quel che l'huom vuole, e da monasteri peggio. Che vuoi tu! che si buggeri?

Zoppino. — Saria quasi il meglio, benche per nessun modo io non lo lodo, per esservi una Bolla di Adriano, che no'l concede; ma vo ben che si vadi dietro a le donne, ma con tanta destrezza, che altrui non si rovini, ma che si tenghi la via del mezzo.

Ludovico. — Come si puo far questo?

Zoppino. — Come? facilmente.

Ludovico. — Questo vorrei sape.

Zoppino. — Io tel vo dire. Non voglio che tu creda a le lor parole, e mentre elle promettono più d'amarti, allhora più credi che loro ti odiano: perche come ne le donne dipende il ben da l'utile, cosi nell'huomo (ov' è piu degno effetto) dipende il ben dal bene, e tuttavia che tu

bien avoir commerce avec les putains, puisque des honnêtes femmes on ne peut obtenir ce que l'on voudrait, et que s'adresser aux couvents ce serait pis encore. Que veux-tu donc? que l'on bulgarise?

ZOPPINO. — Cela vaudrait quasiment mieux, bien que d'aucune façon je ne l'approuve ; il y a une Bulle d'Adrien qui le défend. Je veux donc bien que l'on coure après les femmes, mais avec tant de modération qu'on n'y trouve pas sa perte et qu'on suive la voie intermédiaire.

LUDOVICO. — Comment s'y prendre?

ZOPPINO. — Comment? c'est très facile.

LUDOVICO. — Je voudrais bien le savoir.

ZOPPINO. — Je vais te le dire. Je ne veux pas que tu croies à leurs paroles, mais qu'au contraire plus elles promettent de t'aimer, plus tu croies qu'elles te détestent. De même que, chez les femmes, le bien dépend de l'utile, de même chez l'homme (ce qui est beaucoup plus digne) le bien dépend du bien ; toutes les fois donc que tu pen-

penserai che le ti voglian bene, tu sarai una bestia, perche chi facilmente crede, tosto s'inganna. Dove che men credendo a lusinghevoli sospiri de le astute puttane, più la gratia di quelle acquisterai.

Ludovico. — Come non si puo egli creder quel che giova, e quel che noia non porta, o che all' orecchie consuona? come si puo egli credere, che non t'amino, poiche i sembianti al contrario non ti mostrano?

Zoppino. — Non t'ho io detto, che'l ben vien dall'utile, e che mettono una mascara di veritate a la menzogna, la qual poi travestita ti par vera? Ma stendendo tu la mano del buon giudicio, e scoprendogli il volto, troverai la bugia tutta sfacciata.

Ludovico. — Dunque le bugie vanno in maschera, come vanno le genti?

Zoppino. — Messer si, in case di cos-

seras qu'elles te veulent du bien, tu seras une grosse bête, par la raison que qui croit facilement est aussitôt dupe. Il en résulte que moins tu croiras aux trompeurs soupirs des rusées putains, plus tu acquerras leurs bonnes grâces.

LUDOVICO. — Comment ? ne peut-on pas croire à ce qui fait plaisir, à ce qui ne cause aucun préjudice, à ce qui vous sonne agréablement aux oreilles ? Comment faire pour croire qu'elles ne vous aiment pas, quand les apparences ne vous montrent pas le contraire ?

ZOPPINO. — Ne t'ai-je pas dit que pour elles le bien provient de l'utile et qu'elles mettent un masque de vérité au mensonge, lequel, ainsi déguisé, te semble vrai ? Mais tu n'as qu'à y porter la main du droit jugement et à lui découvrir la figure, tu trouveras la menterie dans toute son impudence.

LUDOVICO. — Les menteries se promènent donc en masque, comme le monde?

ZOPPINO. — Oui, Messer, dans les maisons de ces femmes dont je te parle, où,

toro, ch'io t'ho contato, dove ancho a danno vostro si fabrica assai male.

Ludovico. — Chi le menasse seco a casa sua, dove non hanno queste arti?

Zoppino. — A casa tua? o! quivi fanno danno! La prima cosa, con mille strani attucci ti tolgono le chiavi, e ne vanno a la cassa, e poi che hanno rivolto ogni cosa sotto sopra con cento manieracce stucchevoli, vogliono quell' anello, vogliono quella impresa, o quel doppione, dicendo piacerle la stampa; e se vi sono Giuli nuovi, la bellezza di quelli l'invaghisce, e vogliono anche di quelli. Ti tolgono i profumi, ti portan via le spere, e ti cavan di mano i liuti, o altri stormenti, con dir:

« Questo è buono per me per cantare,
« et appropriato per la mia voce, si che,
« ben mio, dammelo. »

Imagini e simili ornamenti da camere, e spesso ancho i tapeti portano via; ne

de plus, à votre détriment, se fabriquent bien des maux.

LUDOVICO. — Et l'homme qui les emmènerait chez lui, où elles n'auraient pas les mêmes moyens de nuire?

ZOPPINO. — Les emmener chez toi? Oh! c'est là qu'elles font du dégât! De prime abord, avec mille folles caresse, elles te prennent les clefs, s'en vont au coffre-fort, et après qu'elles ont tout mis sens dessus dessous, avec cent fâcheuses minauderies, elles veulent cette bague, elles veulent ce cachet ou bien ce doublon, disant que sa frappe leur plaît; s'il y a là quelques Jules tout neufs, leur beauté les enchante et elles les veulent, eux aussi. Elles te prennent tes parfumeries, elles emportent tes miroirs, t'arrachent des mains luths et autres instruments en te disant :

« Voilà qui est bon pour m'accompa-
« gner quand je chante, et approprié à
« ma voix; donne-le-moi, mon amour. »

Gravures et autres ornements de chambre, jusqu'aux tapis, elles vous les emportent;

vanno a forzieri, che essendovi camisce che le talenti, quella vuol per vestirsi da huomo, e quell' altra da donna, la qual posterà poi per amor tuo; fazzoletti, sciugatoi, e guanti, non ti dico; spesso tolgono e candelieri, e tovaglie, e ti sgombrano la casa per fino a i vetri. Ma che più dirti? L'altr'hieri ne vidi una tornar da dormire da la camera d'un gentilhuomo d'un Cardinale, carica di stringhe, che da suo amico gli erano state mandate da Firenze, e sfornillo di tre giubboni, che non gli lasciò con che si potesse affibbiare; hor pensa se tirerebbe la rete a una chiesa! E come vanno nell' altrui case piene d'insidie, così dell' altrui ben cariche si partono; onde egli è così bene non le menare, come che non gire a le lor case, dove rade volte si giugne, che non si habbia bisogno di qualche cosa: o le comprano spalliere, o panni de razzi,

puis elles s'en vont aux armoires et y trouvant des chemises à leur gré, elle veut celle-ci pour s'habiller en homme, celle-là pour s'habiller en femme et la porter à jamais pour l'amour de toi ; des mouchoirs, des essuie-mains ; des gants, je ne t'en parle pas. Souvent elles te prennent tes chandeliers, tes nappes, et te déménagent ta maison jusqu'aux verres à boire. Que te dire de plus? L'autre jour j'en vis revenir une de coucher de chez le gentilhomme d'un Cardinal, chargée d'aiguillettes qu'un de ses amis lui avait envoyées de Florence ; elle le débarrassait de trois pourpoints et ne lui laissait seulement pas de quoi lacer ses chausses ; juge un peu si elle tirerait son filet sur une église (1)! Elles vont chez les gens pleines d'artifices et s'en reviennent avec bonne charge, de sorte qu'il est tout aussi profitable de ne pas les mener chez soi que de ne pas aller chez elles, où rarement advient qu'il n'y ait pas besoin de

(1) Exploit de Margute, dans le *Morgante maggiore*.

o vogliono i corami, secondo le stagioni, vogliono i letti, e le case pompose, come che debbano concorrere ne le grandezze co' Signori.

Ludovico. — Cotesto è forse che'l nascimento loro le forza, perche se elleno hanno perduta l'honestà de lor parenti, non vogliono almeno perder le grandezze, le quali hoggi anchora servono.

Zoppino. — E qual sono questi nobili, a chi stieno bene coteste grandezze?

Ludovico. — Tutte, credo io, poiche ne fanno ritratto.

Zoppino. — Tutte? maladetta sia quella, che a la tua fantesca si possa agguagliare, che la maggior di loro ragionevolmente dovria esser costei, la cui grandezza e superbia è assai grande. Deh! guarda i cuscini di velluto tanè,

quelque chose : elles sont en train d'acheter des tentures, des tapisseries d'Arras, ou bien elles veulent des cuirs gaufrés, selon les saisons ; elles veulent des lits parés, des chambres luxueuses, comme si elles avaient à lutter de richesse avec les grands seigneurs.

LUDOVICO. — Cela vient peut-être de ce que leur naissance les y pousse, parce que si elles ont perdu l'honnêteté de leurs parents, elles n'en ont du moins pas perdu les goûts luxueux et les ont conservés jusqu'à présent.

ZOPPINO. — Et quelles sont donc ces nobles dames, à qui conviendrait un luxe pareil ?

LUDOVICO. — Toutes, je pense, puisque toutes en font parade.

ZOPPINO. — Toutes ? Maudite soit celle qui pourrait s'égaler seulement à ta chambrière, car la mieux née d'entre elles devrait raisonnablement n'être que ta servante, dont le luxe et l'état sont bien assez grands pour elle. Eh ! regarde ces coussins de

listati d'oro, che tiene a le finestre; in che deve precedere un Cardinale? vedila a la gelosia ; dove imparò costei queste maniere ? da suoi maggiori, i quali *ab origine mundi* furno sempre infami, e poverissimi ?

Ludovico. — Come? Ho udito mille volte, che ella è patritia Romana, e ricca, le cui genti hebbero in Campidoglio la lor parte de magistrati.

Zoppino. — Potrebbe essere il vero, che essendovi scopato o impiccato alcuno de suoi, havrà havuto la parte in Campidoglio.

Ludovico. — Tu vuoi la baia. Dico che ho udito dir quel ch'io t'ho detto.

Zoppino. — Come puo esser quel che tu dici, se pur l'altr'hieri si moriva di fame ? Chi gli dette principio, se non io? Che tu ti dei ben ricordare la causa che per Matrema-non-vuol la fè chiamare, il

velours tannés, festonnés d'or, qu'elle met à ses fenêtres ; de quel droit prime-t-elle un Cardinal? vois-la se montrer à sa jalousie ; où a-t-elle appris ces grandes manières? de ses ancêtres, qui *ab origine mundi* ont toujours été infâmes et dans la misère?

LUDOVICO. — Comment, j'ai ouï dire mille fois qu'elle est des praticiennes de Rome, qu'elle est riche, et que sa famille a fourni sa quote-part de magistrats au Capitole.

ZOPPINO. — C'est peut-être vrai ; quelqu'un des siens, ayant été fouetté ou pendu, aura eu sa quote-part au Capitole.

LUDOVICO. — Tu veux m'en donner à garder ; je te dis que j'ai ouï dire ce que je te dis.

ZOPPINO. — Comment ce que tu dis peut-il être, si l'autre jour encore elle mourait de faim? Qui lui donna un commencement de prospérité, sinon moi? Tu dois bien te souvenir du motif qui la fit appeler Matrema-non-vuole (1), sobriquet qui est

(1) Maman-ne-veut-pas.

cui nome anche vive; io le diedi quello amico, e da me tolse il credito, che essendo ella vistosetta et allegretta, la misi per le mani a molti ricchi, et a poco a poco la feci andare innanzi, e cosi mettendo carne, che assai magra era, messe la robba insieme, talche cercando le case de Prelati imparò di vestire, et insieme di parlar commodamente.

Ludovico. — Commodamente, eh? Ella mi pare un Tullio, et ha tutto il Petrarca e'l Boccaccio a mente, et infiniti e bei versi Latini di Virgilio e d'Horatio, e d'Ovidio, e di mille altri autori. Io conosco venticinque gentilhuomini che fanno professione di be' parlatori, che sanno men dire e men parlare di lei.

Zoppino. — Tu di il vero in cotesto; virtuosa è ella assai, ma si contrapesata

resté le sien ; ce fut moi qui procurai cet amant-là, elle prit de moi son crédit, parce qu'étant gentille et d'humeur gaie, je la mis entre les mains de beaucoup de riches personnages et petit à petit la fis avancer ; en prenant de l'embonpoint, car elle était assez maigre, elle prit aussi de l'aisance, et à force d'aller chez les prélats, elle apprit à s'habiller et en même temps à s'exprimer convenablement.

LUDOVICO. — Convenablement, hein ? Elle me semble un Tullius ; elle sait par cœur Pétrarque, Boccace, et une infinité de beaux vers latins de Virgile, d'Horace, d'Ovide et de mille autres auteurs. Je connais ving-cinq gentilshommes qui font profession d'être de beaux parleurs et qui savent moins bien dire et moins bien s'exprimer qu'elle.

ZOPPINO. — Tu dis en cela la vérité ; elle a des talents, mais si bien contrebalancés

da i vitii, che si conoscono poco le virtù; basta che ella sia quel ch'io t'ho detto, e che non gli stanno bene quelle grandezze, poi che non le porta da suoi parenti, nè Lorenzina dal forno, dove ben mille volte l'ho veduta scalza et in capegli portar una tegghia di mele cotte, e lei e la madre in un banco star per fantesche, e poi andar per l'hosterie ballando, e passar per un cerchio, et poi pigliar una casetta mezza rovinata li da San Simeone, donde poi partendosi andò più giù, e mutata poi quella ne tolse una peggiore, tuttavia piena di rogna, in un guernelletto sucido, pieno di compiture. Ma come quella che assai pazza fù sempre, comiciò a conversare hor con questo, hor con quello, di che gia n'acquistò parecchi trentoni, tra quali in uno ne participai anchor'io, e sopportandogli volentieri, per quelle pazziuole s'acquistò

par des vices, que les talents s'aperçoivent à peine; suffit qu'elle soit ce que je t'ai dit, et de telles somptuosités ne lui siéent pas bien, puisqu'elle ne les tient pas de ses ancêtres, pas plus que Lorenzina n'a tiré les siennes du four où je l'ai bien vue un millier de fois, sans souliers et en cheveux, porter une terrine de pommes cuites; je les ai vues, elle et sa mère, rester chez un changeur en qualité de servantes, puis aller danser dans les auberges et passer à travers un cerceau ; je l'ai vue ensuite louer une maisonnette à demi démolie, du côté de San-Simeone; quand elle en délogea, elle s'enfonça davantage et la changea contre une autre encore plus misérable, étant elle-même pleine de rogne, vêtue d'un jupon crasseux, tout souillé d'égouttures de sperme. Comme elle se mit, elle qui a toujours été assez follette, à s'en laisser conter par celui-ci et par celui-là, ce qui lui valut quelques trente-et-un, à l'un desquels je participai moi-même et qu'elle s'y prêtait volontiers, elle acquit

nome. Si che io me la ricordo ne la foggia, che io t'ho detto : talche le sue grandezze non l'imparò gia al formo. Nè Giulia dal Sole da sua madre, che era ortolana, e suo padre vaccinaro, dove imparò a scannare a scorticare altrui? E sua madre, per maritarla in un merciaio sgratiato, messe mano a due altre sue figliuole. Né Beatrice, che era figliuola d'una povera lavandaia in Campo Marzo con parecchie figliuole, le quali andavano nude, e co panieri di panni in capo a lavare al fiume : e poi capitò in mano di un dissoluto medico al tempo di Iulio, il quale era fratello di Gioanpiero da Cremona, e menavasela a la staffa vestita da ragazzo, e godevala a uso di garzone assai male in ordine. Poi prese casa lì da Santo Agostino, e sendo vistosetta, et havendo una bella chiacchiera, e cicalando assai bene, le fù posto nome la

par ces folies quelque réputation. Mais je me la rappelle toujours dans l'attirail que je t'ai dit et, ses grandes manières, elle ne les a pas apprises au four. Pas plus que Giulia dal Sole de sa mère, qui était maraîchère et son père vacher; où a-t-elle appris à égorger et à plumer le monde? Sans compter que sa mère, pour la marier à un pauvre diable de mercier, fit entamer ses deux autres filles. Béatrice non plus, qui était fille d'une pauvre lavandière du Campo Marzo, pourvue d'autres fillettes encore qui s'en allaient toutes nues, des paniers de linge sur la tête, laver au fleuve; elle tomba, au temps de Jules, entre les mains d'un médecin dissolu, lequel était le frère de Giovan-Piero de Crémone, qui l'emmenait pour lui tenir l'étrier, habillée en petit garçon, et en jouissait comme d'un garçon, assez déplorablement. Elle prit ensuite logis du côté de Santo-Agostino et comme elle avait un joli minois, une langue bien pendue, qu'elle jasait assez gentiment, on l'appela par

Cicalina, e fù posta in favore da certi Prelati.

Angela Greca venne a Roma al tempo di Leone, che era stata rubata da certi roffiani a Lanciano, e piena di rogna la menarono in Campo di Fiore a una taverna; poi prese una casetta in Calabraga, essendo a le mani d'un Spagnuolo de Alborensis; poi per esser lei una bella donna assai honesta, et havendo una bella venusta, se n'innamorò un Cameriere di Leone, il quale la messe in favore. Cicilia Venetiana (che così si fa chiamare, benche ella è Furlana), di venti anni la era ancho Giudea; battizzossi, e prese marito un certo sgratiato, e da quel si fuggì, e venne a Roma con un Prete ghiottone, il quale fù mandato in galea per le sue virtù; prese poi prattica d'un cassier Sanese, il quale la dirizzò in piedi. Beatricia, figlia d'una

sobriquet la Cicalina, et des prélats la mirent en faveur.

Angela Greca (1) vint à Rome à l'époque de Léon ; elle avait été dépouillée à Lanciano par certains ruffians qui l'amenèrent, toute pleine de rogne, au Campo di Fiore, dans une taverne ; puis elle loua une maisonnette dans le quartier de Calabraga, étant alors entre les mains d'un Espagnol des Alborensis ; par la suite, devenue belle dame, assez honnête et d'une physionomie gracieuse, un Camérier de Léon s'en éprit et la mit en faveur. Cicilia Venetiana (elle se fait ainsi appeler quoiqu'elle soit de Forli) à l'âge de vingt ans était encore juive ; elle se fit baptiser, prit pour mari certain maroufle dont elle se sépara et vint à Rome avec un vaurien de prêtre que ses vertus firent envoyer sur les galères ; elle eut alors un caissier siennois, qui la mit sur pied. Beatricia, fille d'une pauvre

(1) L'Arétin a écrit deux sonnets où il est question d'elle. Cf. *Les sonnets luxurieux* dans *L'œuvre du divin Arétin*, tome I. (Bib. des Curieux, Paris, 1909.)

povera dona Spagnuola, nacque in Ferrara, e venendo la madre a Roma le menò seco insieme con due altre figliuole; et essendo questa la più bellina, vistosa, e viva, ma con molta rogna stette gran tempo, pur con tutto cio un gentilhuomo Spagnuolo, nominato Don Petro di Bovadiglia, la prese a favorire, et di lei s'innamorò di sorte, che a la partita sua per Spagna si ricordò di lei, e mandogli ducento ducati : il qual fece un'atto da gentil cavaliere, come era usanza ne grandi; e cosi dall hora in poi fù sempre in favore, la quale hoggidì è de le più attrattive e gentili, che sieno in Corte. Tullia, essendo altre volte la madre Cortigiana in Roma, si partì con questa sua figliuola picciola per andar dietro a un suo innamorato, il quale havea fatto a le braccia con certi suoi forzieri, e ne ricuperò in parte, et capitò in Siena, dove la fanciulla imparò ad esser virtuosa, et a parlar Sanese : vedendo la madre, che costei haveva di virtù principio grande, consi-

femme espagnole, naquit à Ferrare; sa mère, venant à Rome, l'y amena avec deux autres filles; elle était la plus jolie, la plus agréable, la plus vive des trois, mais elle resta longtemps couverte de gale, ce qui n'empêcha qu'un gentilhomme espagnol, appelé don Pedro de Bovadilla, la prit en goût; il s'en amouracha si bien qu'à son départ pour l'Espagne il se souvint d'elle et lui envoya deux cents ducats : en quoi il fit acte de galant cavalier, comme c'était l'usage parmi les grands; depuis ce temps-là elle est restée en faveur, et c'est aujourd'hui l'une des plus attrayantes et des plus gentilles qui soient à la Cour. Pour Tullia, sa mère, qui avait autrefois été courtisane à Rome, partie avec elle, encore toute fillette, à la poursuite d'un sien galant qui s'était sauvé, emportant sous le bras ses coffrets à bijoux, elle en recouvra une partie et se rendit à Sienne, où sa fille apprit quelques petits talents et à parler siennois. Sa mère, voyant qu'elle avait bon commencement de toutes sortes de quali-

derò che Roma è terra da donne, e massime che ella sapeva l'usanza de la Corte; e così l'ha fatta Cortigiana. Hor dice costei, che questa sua figliuola è figlia del Cardinal di Aragona: credo certo che la mula del Cardinale dovette cacare in casa sua, e così molti la corteggiano per nobilitarsi. Sì che vedete dove queste sporche mettono le case, facendosi nobili, e dove conducono le grandezze: e so di esse e di lor genealogie quel che è possibil sapere.

E Lucretia Padovana, onde portò le magnificentie? dal mulino, ove stette sempre suo padre famiglio, et ella, che assai piccioletta era, portava il desinare e la merenda a i molinai? e venendo grandetta; guardava le bestie, e dava la crusca all'oche, e da mangiare a porci. Angioletta, che stava drieto a Banchi, figlia d'un povero hoste Modanese, il

tés, considéra que Rome était le vrai pays des femmes, étant donné surtout qu'elle avait elle-même l'usage de la Cour, et elle l'a faite courtisane. A cette heure, elle la prétend fille du Cardinal d'Aragon ; je crois, en effet, que la mule du Cardinal a pu chier chez elle, et beaucoup de gens la courtisent pour s'anoblir. Vous voyez où ces salopes conduisent les bonnes maisons, en s'anoblissant, et jusqu'où elles font descendre les grandeurs ; je sais d'elles et de leurs généalogies tout ce qu'il est possible d'en savoir.

Et Lucretia Padovana, d'où a-t-elle tiré ses magnificences ? serait-ce du moulin où demeura toujours son père et où, toute petite, elle allait porter le dîner et le goûter aux garçons meuniers? Devenue plus grande, elle gardait le bétail et donnait le son aux oies et la mangeaille aux porcs. Angioletta, qui logeait derrière les Banchi, est la fille d'un pauvre hôtelier de Modène qui la fit enfiler avant l'âge, crainte

quale la fece ficcare innanzi al tempo, per paura che l'hosteria non fallisse, talche le fù levato l'uscio de gangheri, e vi rimase i merli interno al culiseo. Poi s'innamorò d'un Moro, che haveva un gomito di cazzo, che gli allargò le stanze di Palazzo Maggiore per modo, che ella si vergogna adoperar tale stanza per la zua ampiezza, e cozi adopera più l'uscio di dietro, che quel dinanzi, per più commodità, talche guadagna assai bene. Onde il padre s'è dato a la mercantia, e fa un banco, e per adornarlo tien tutti gli anelli di lei, e fuori dieci ducati di quattrini : et è il primo banco di Roma, per esser il primo al passar di qua dal Ponte. La Tina Baroncella anche essa venne da Firenze povera, et era innamorata d'un giovane Fiorentino detto Baroncello, e di qui prese il nome. Et havendo una casa da Corte Savella, appresso a fiume,

que l'auberge ne tombât en faillite, de sorte que son guichet en fut dégondé et qu'il lui en resta des créneaux tout autour du culisée. Par la suite, elle s'éprit d'un Maure qui en avait gros comme le bras et qui lui élargit si bien les appartements de son Palais Majeur qu'elle a honte maintenant de prêter ce logis, tant il est vaste, et qu'elle se sert de l'huis de derrière de préférence à celui de devant, pour plus de commodité ; de cette façon, elle gagne assez d'argent. Grâce à cela, le père s'est adonné au négoce ; il tient un comptoir de changeur et, pour garnir la boutique, il y met toutes les bagues de sa fille, avec des quattrini pour une dizaine de ducats, en étalage, et c'est la première banque de Rome : oui bien, c'est la première qu'on rencontre après avoir passé le Pont. La Tina Baroncella, elle aussi, vint de Florence dans la misère, et elle était folle d'un jeune Florentin appelé Baroncello, dont elle prit le nom. Ayant loué une maison dans la Corte-Savella, près du fleuve, elle s'y faisait en-

si faceva chiavar per poco prezzo; si partì, e venne in su la piazza di San Giovanni, e lasciò la prattica di colui, e comminciò a praticare con certi mercatanti genovesi, onde è venuta in qualche favore; che essendo in quella prima casa vi haveva due vie, una a man dritta, l'altra a man manca; quella da man dritta andava a Banchi, e l'altra a Ponte Sisto: ella prese la buona.

Hor di quelle tante Napolitane sarebbe troppo a contar tutta la geneologia, perche sono più di quaranta tra le madri, le sorelle, e le nepoti; e de la antiquità loro con effeto meritano lode e provisione, che infino al tempo di Alessandro conobbi la madre con le sue tre figliuole, Laura, Bona, e Bernardina, quali erano cortegiane lì in fronto al Banco, et a canto de Sauli, e da l'hora in poi crescendo la quantità de le figliuole, e supplendo a tutta la Corte, son venute in tanto numero, che hanno fornito Roma.

filer à bas prix : elle en délogea, vint habiter place San-Giovanni, laissa là son amoureux et se mit à pratiquer certains marchands génois, ce qui lui valut d'acquérir quelque faveur. La première maison où elle était donnait sur deux rues, l'une à main droite, l'autre à main gauche ; la rue à main droite menait aux Banchi, et l'autre au Ponte-Sisto : elle a pris la bonne.

De la quantité de Napolitaines qu'il y a ce serait trop long de conter toute la généalogie, car elles sont plus de quarante, tant mères que filles et nièces. Pour l'ancienneté, elles méritent, en effet, félicitations et pensions ; dès les temps d'Alexandre, je connaissais la mère et ses trois filles, Laura, Bona et Bernardina, qui exerçaient le métier de courtisane vis-à-vis de la Banque, au coin des Saüli ; de cette époque jusqu'à présent, le nombre des filles ne cessant de s'accroître et subvenant aux besoins de toute la Cour, elles sont arrivées à un tel chiffre qu'elles ont approvisionné Rome tout entière et maintenu

e mantenuta l'abbondantia al tempo di sette Papi, e credi anche ne sarà per sette altri. Si che la madre di costoro sarebbe da celebrarla per la Dea Natura, et i lor padri non li troverebbe Tolomeo.

Nicolosa de la tribu di Iuda di onde è nata, arrecò queste pompe, di andar con quatro o sei fantesche, con un ducato d'impiastri su'l volto, e co ventagli in mano per le chiese, leggendo i Salmi in lingua Hebraica? Similmente Nastasia, d'onde le portò? la cui madre era insieme con la madre dell' Ortega, fattoressa di Moise Hebreo, camerlingo de la moschea di Catalogna, e di Valentia: d'onde ambe due furono sbandite per la Sodomia insieme con la Dalfina, la quale essendo gravida partorì nello spedale di Bologna Violante sua, et ella Nastasia, e quell' altra l'Ortega, dove, mentre lor stavano per fantesche, givano le tre fanciulle per

l'abondance sous sept Papes, et je crois bien qu'il y en aura encore pour sept autres. Leur mère devrait donc être honorée à l'égal de la déesse Nature, et Ptolémée ne serait pas assez habile pour découvrir leurs pères.

Nicolosa, est-ce de la tribu de Juda, dont elle descend, qu'elle tient ses grandes manières, de se promener suivie de quatre ou six chambrières, avec un ducat d'emplâtres sur la figure, d'entrer dans les églises l'éventail à la main, lisant les psaumes en langue hébraïque ? Nastasia semblablement, d'où les tire-t-elle? Sa mère, en même temps que celle de l'Ortega, était femme de charge chez le juif Moïse, camerlingue de la mosquée de Catalogne et de Valence ; elles en furent toutes deux chassées pour crime de Sodomie, avec la Dalfina qui, étant grosse, accoucha de sa Violante à l'hôpital de Bologne, pendant qu'elle accouchait de Nastasia et que sa compagne avait l'Ortega. A l'époque où elles étaient simples servantes, leurs trois filles

la città accattando, e venendo poi a Roma al tempo d'Alessandro, furno spinte, et alazate. Nè le due sorelle Vicentine dal bordello, dove a la maggior fù segnato il volto, accioche da la minor sua sorella, a cui somiglia assai, sia conosciuta. Nè le due sorelle Piamontesi da Turino, o da Vercelli, dove ben quindici anni stette lor padre per boia, del qual non redando loro altro, gli è rimasto il nome de le Boie Piamontesi. E Giulia Romana, e la sorella non l'imparò gia in Roma, nè dal pizzicaiuolo marito di essa. Nè la Ciavattina da le scarpe e pianelle, e quattro marcelli, onde portò le sue grandezze, et il dimenar del culo, et il digrignar del nasaccio, dileggiando la fava, che pare ch'ogn'un le

s'en allaient mendier par la ville, et comme elles vinrent ensuite à Rome, au temps d'Alexandre, elles furent chassées et fouettées. Et les deux sœurs vicentines, ont-elles pris les leurs au bordel, où l'on marqua l'aînée à la figure, pour la distinguer de sa sœur cadette, à laquelle elle ressemblait trop ? Les deux sœurs piémontaises non plus, elles ne tirent pas les leurs de Turin ou de Verceil, où fut bien une quinzaine d'années bourreau leur père, dont elles n'eurent pas d'autre héritage, de sorte que leur nom leur resta de *Boie* (1) *piémontaises*. Et Giulia Romana et sa sœur, elle ne tire pas les siennes de Rome, ni du charcutier qu'elle a pour mari. Et la Ciavattina (2), la fille aux escarpins, aux mules et aux quatre marcelli (3). de qui tient-elle ses façons hautaines, ses tortillements de cul, les froncements de

(1) *Boia*, bourreau ; au féminin pluriel, *boie*.

(2) La Ciavattina, c'est-à-dire la savetière, était une des plus jolies courtisanes romaines et une de celles dont les faveurs coûtaient le plus cher.

(3) Ducats d'or du pape Marcel.

puzzi di merda? la quale stette a quatro marchetti, et in Roma voleva quattro marcelli, et il padre andava per Roma vendendo le melangole e le castagne, et era un furfante. E queste, e mille altre puttane vecchie, uscite dello Spedale, ove la vecchiezza le richiama, d'onde recarono le grandezze, poi che fanno tanto il grande? dove ritornan poi le lor grandure? e si come in giovanezza stratiano altrui, cosi la vecchiezza stratia loro.

Hor lasciamo andare, che io te ne conterei mille altre, ma non voglio esser troppo prolisso, come saria a dir Camilla Pisana, Alessandra, Diana, Bonna, la Baccia, la Biscia, la Locca, la Betta, Laurona, la Ludovica, la Virgilia, la Andriana, Lucretia Ferrarese, la Ciciliana, la Orsola, Marticca, Orsolina Torres, l'Angela Lunga, Laria, la Pao-

nez qu'elle a, pour montrer qu'elle dédaigne la fève, comme si tout le monde pour elle sentait la merde ? elle se prostituait pour quatre marchetti (1), elle qui voulait à Rome quatre marcelli, et son père, qui était un pauvre diable, allait par la ville vendant des oranges et des châtaignes. Celle-là et mille autre vieilles putains, sorties de l'Hôpital où la vieillesse les réclame, d'où tirent-elles leurs grandes façons, pour qu'elles fassent tant les grandes dames ? Que deviennent ensuite leurs grandeurs ? De même que dans leur jeunesse elles dépouillent autrui, ainsi à leur tour les dépouille la vieillesse.

Laissons donc cela, je t'en citerais encore mille autres, si je n'avais peur d'être trop prolixe, comme par exemple Camilla Pisana, Alessandra, Diana, Bonna, la Baccia, la Biscia, la Locca, la Betta, Laurona, la Ludovica, la Virgilia, la Andriana, Lucretia Ferrarese, la Ciciliana, la Orsola, Marticca, Orsolina Torres, l'Angela Lunga,

(1) Monnaie de cuivre.

laccia, la Delia, la Tiberia, la Susanna. Giulia da Fano; ma perche l'antiquità loro non merita mentione, non mi stenderò più ne le genealogie loro, perche sono hormai troppo stantie, e sanno di vieto, onde hormai non possono far male. Basta che tu sappi che sieno mal nate, et che non le stieno bene tal foggie, o pompe: le quali stan peggio ancho a mille furfantuzze accattatozzi, che pur hieri vidi uscire chi de la stalla di Quatro Aquaruoli, e chi de le casette di Piemonte: nè prima le si spogliano i panni vecchi, che vogliono il paggio e la fantesca, le quali bisogna poi vadino a star per fantesche loro, e vogliono anchora il palazzo e la casa col pozzo e con l'horto: non sta ben pero a simili cortegianuzze o puttanelle, come la Antea Sfregiata, Costanza d'Asti, la Iacoma, la Menica, l'Anna, la Annuzza Guercia, Camilletta, Ciavattina, la Bolognesa, la Maddalenina, la Succidina Far-

Laria, la Paolaccia, la Delia, la Tiberia, la Suzanna, Giulia da Fano ; mais leur antiquité ne mérite pas qu'on en fasse mention et je ne m'étendrai pas davantage sur leur généalogie, parce qu'elles sont trop décaties, qu'elles sentent le rance et que désormais elles ne peuvent plus faire de mal. Qu'il te suffise de savoir qu'elles sont mal nées et que ne leur siéent nullement de tels atours, un tel luxe, ce qui va encore plus mal à mille petites vauriennes de mendiantes que j'ai vues sortir hier, qui de l'étable des Quatro-Aquaruoli, qui des chaumières du Piémont : elles n'ont pas plus tôt quitté leurs guenilles qu'elles veulent avoir page et chambrière, quoiqu'il leur faille par la suite se faire chambrières elles-mêmes, et elles veulent avoir palais et maison, avec le jardin et le puits ; non, cela ne va pas du tout à de pareils diminutifs de courtisanes, à de petites putains comme la Antea Sfregiata, Costanza d'Asti, la Jacoma, la Menica, l'Anna, l'Annuccia Guercia, Camilletta Ciavattina, la Bolognesa, la Mad-

farella, la Antonia, Isabella, Fiore, Caterina, Angelica Toscana, Bernardina, Lucia, Marticca, Ciciluzza, la Cinthia, la Livia, la Tinetta, e la Tinuzza, e Constanza da Bibbiena, a le quali puttanelle come ti par bene che sia lecito far riputatione, dopo che le sono quel che io t'ho detto?

Ludovico. — Oh, mille altre buone compagne casalinghe, le quali non fanno professionne di Cortigiane, ragionevolmente non si doveriano biasimare.

Zoppino. — E quali sono coteste?

Ludovico. — La Diana Romana, Laura, Faustina, Sarasina, Vincenza.

Zoppino. — Oh, sta cheto per l'amor d'Iddio. Ohime! non conosco io questa Diana! Vincenza, e Marietta, l'una è figliuola d'un fornaio, l'altra d'un barcaruolo. Oh! queste sono puttanacce, e non come tu di, casalinghe.

Ludovico. — E Savina, e Paulina, e

dalenina, la Succidina Farfarella, la Antonia, Isabella, Fiore, Caterina, Angelica Toscana, Bernardina, Lucia, Marticca, Ciciluzza, la Cinthia, la Livia, la Tinetta et la Tinuzza et Costanza da Bibbiena ; ces petites putains, comment te semble-t-il permis de leur donner de la réputation, elles qui sont ce que je t'ai dit ?

Ludovico. — Oh ! mille autres bonnes petites maîtresses en chambre, qui ne font pas métier de courtisane raisonnablement ne se devraient pas blâmer.

Zoppino. — Et quelles sont donc celles-là ?

Ludovico. — La Diana Romana, Laura, Faustina, Sarasina, Vincenza.

Zoppino. — Oh ! tais-toi, pour l'amour de Dieu. Holà, là ! est-ce que je ne connais point cette Diana ? Vincenza, Marietta, l'une est fille d'un garçon boulanger, l'autre d'un barcarol. Oh ! ce sont de franches putains et non des maîtresses en chambre, comme tu dis.

Ludovico. — Et Savina, et Paulina, et

Prudenza? le sono pure il contrario di quel che tu di.

Zoppino. — Sai tu perche? le non hanno gratia di arricchire, come le altre sfacciate, la pompa de le quali ha stracca Roma, e le vanità le desertano, che pensano stare eterne col viso liscio, nè s'avvedono che la vecchiezza le incalza col pungolo de la brutezza allo Spedale : di chi n'è essempio la misera sfortunata Nannina, uscita poco fa de lo Spedale di San Iacomo, piena di mal franzese. E questo è il frutto che si coglie del mal speso tempo, fortificando le sue ragioni con l'essempio de la gia felice Farfarella hor si meschina : la cui vita dovria mostrar la strada humile a queste Matreme, et a queste Lorenzine : e si doveriano specchiare nel glorioso fine di Giulia Pazza, che morì nello Spedale nel terzo letto, et anche in Giulia da li Zittelli, et in Limimazere, che per le poste son

Prudenza? elles sont bien le contraire de ce que tu prétends.

ZOPPINO. — Sais-tu pourquoi? Elles n'ont pas chance de s'enrichir, comme ces autres effrontées dont le luxe est à charge à Rome, mais leur vanité les ruine, elles qui croient avoir éternellement joli visage et qui ne s'aperçoivent pas que la vieillesse, avec l'aiguillon de la laideur, les pousse tout droit à l'Hôpital; en est bon exemple la malheureuse et infortunée Nannina, sortie depuis peu, pleine de mal français, de l'Hôpital de San-Giacomo. Voilà le fruit qu'on recueille du temps mal dépensé, et cet exemple peut encore se corroborer de celui de la Farfarella, naguère si heureuse et aujourd'hui si misérable; sa vie devrait montrer le chemin de l'humilité à ces Matrema, à ces Lorenzina, qui devraient se regarder dans le miroir de la glorieuse fin de Giulia Pazza, laquelle mourut à l'Hôpital, lit numéro trois; qu'elles se regardent aussi dans le miroir de Giulia da li Zitelli et de la Limimazere, qui courent en poste,

corse et corrono a quel misero fine de la Nannina. Questi sono poi i triomphi e trophei de la semplice giovanezza, lograta in piacer de la vergogna abbracciatrice d'una infama morte, la qual le paga de gli inganni, de rubamenti, frappe, bugie, vantamenti, giuramenti, e cicalare, che fanno de meschinelli amanti.

Ludovico. — Io per me, Zoppino mio caro (s'io non m'inganno) credo che dal dovere t'allunghi assai in pensare, che moiano tutte male, e che le faccino doloroso fine, perche io n'ho viste anchor morire di ricche. Io vidi la gloriosa Imperia, la cui fama ancho vive : tu sai che morì bene, ricca, et in casa sua, et honorata. La Fiammetta anchor fece bello fine, et ho visto in Santo Agostino la sua capella. Vidi la Sgaretona, Camilla da Fano, Pellegrina, e mille altre, che io lascio.

sans relâche, à cette lamentable fin de la Nannina. Voilà les triomphes et voilà les trophées de la simple jeunesse consumée dans les honteux plaisirs et courant au-devant d'une mort infâme : cette mort leur rend la monnaie des duperies, des tricheries, des cajoleries, des faussetés, des vantardises, des serments, des paroles en l'air dont elles ont abusé leurs pauvres amoureux.

Ludovico. — Pour moi, mon cher Zoppino (si je ne m'abuse), je crois que tu t'éloignes plus que de raison de la vérité en croyant qu'elles meurent toutes mal et font toutes une triste fin ; j'en ai vu quelques-unes mourir riches. J'ai vu la glorieuse Imperia, dont la renommée vit encore ; tu sais qu'elle mourut bien, riche, dans une maison à elle et comblée d'honneurs. La Fiammetta, elle aussi, fit une bonne fin, et j'ai vu sa chapelle à Santo-Agostino. J'ai vu la Sgaretona, Camilla da Fano, Pellegrina et mille autres que je laisse de côté.

Zoppino. — Cotesta la Fortuna l'innalzò quanto più per darle maggior stretta a la caduta : ma Morte, che spesso interrompe i buoni disegni, uccisele innanzi il tempo, prima che la vecchiezza consumasse quel bene, che la giovanezza die loro. Ma egli erano altri tempi, e potevano più gli huomini, nè sconciava lo spendere, e meno valevano le robbe et le pigioni, e stracciavansi i broccati come censi, e gittavansi loro : e durò quel sì felice tempo per infino a la Masina, che'l marito hebbe le spoglie di Giulio : ne quali giorni furno anche Maddalena, Giulia, la Grecchetta, Viola, la Alteria, la Corsetta, Cassandra, Pellegrina.

Ludovico. — Perche non fanno il simile queste, che hoggi sono?

Zoppino. — Perche è un'altro tempo, et è il destin più fiero, et è forza che

ZOPPINO. — Cette dernière, la Fortune l'éleva le plus qu'elle put, pour la précipiter de plus haut, à sa chute : mais la Mort, qui souvent brise les meilleurs projets, tue ces femmes avant l'âge, avant que la vieillesse n'ait consumé le bien que la jeunesse leur a donné. Mais alors c'était un autre temps qu'à présent : les hommes pouvaient davantage, la dépense ne ruinait point, vêtements et loyers étaient moins chers, les étoffes de brocart se mettaient au rebut, comme des guenilles et on les leur jetait ; cet heureux temps dura environ jusqu'à la Masina, dont le mari eut les dépouilles de Jules (1) ; en ces temps-là vécurent aussi la Maddalena, Giulia, la Grecchetta, Viola, la Alteria, la Albina, la Corsetta, Cassandra, Pellegrina.

LUDOVICO. — Pourquoi ne font-elles pas de même celles qui vivent à présent ?

ZOPPINO. — Parce que les temps sont autres, que la vie est plus dure, et force

(1) Un vieil usage voulait qu'à la mort du Pape le palais apostolique fut entièrement livré au pillage.

acquistando denari gettino via l'alma. Non vedi tu s'egli è intristito il mondo? vedi hora il Capitano di Corte Savella, che in ogni cosa entra pel tributo. Si che fra questo e le pigioni, che esse hanno, e le fantesche e famigli, non avanzano altro che affani, boria, e superbia, e se tu sapessi le lor calamità, ti verria compassion di loro. Quante credi tu che sieno quelle, che si tirano la calza, e che vanno ben in ordine, che hanno di gratia d'esser chiavate per due Giulii, e pargli havere una bella cosa; e stanno a la finestra, e guardano altrui in viso per vedere, se tu dici niente, per tirar la corda? E l'altr' hieri aspettando uno, che entrò in camera con una (ch'io non vo fare il nome nè all'uno nè all'altro), gli dette tanta poca somma di denari, ch'io mi vergogno in servitio suo a dirlo: tennela appresso due hore sotto pestandola, perche quel tale era duro di schiena, che sessanta

est que, pour gagner de l'argent, on envoie promener son âme. Ne vois-tu pas que le monde a empiré ? Regarde le Prévôt de la Corte-Savella s'immiscer en toutes choses, pour l'impôt. Avec l'impôt et le loyer qu'elles ont, et les chambrières et les valets, elles n'amassent que des ennuis, de la gloriole et de l'orgueil, et si tu savais leur misère, tu en prendrais compassion. Combien crois-tu qu'il y en ait qui se détirent les chausses, qui s'en vont bien attifées, et sont bien aises de se faire enfiler pour deux jules, qui envisagent cela comme une heureuse chance ; qui se mettent à leur fenêtre et te regardent dans le blanc des yeux pour voir si tu ne dis rien et tirer le cordon ! L'autre jour, comme j'attendais quelqu'un qui était monté chez l'une d'elles (je ne veux dire le nom ni de l'un ni de l'autre), il lui donna une si misérable somme d'argent que je rougis pour lui de le dire, et il la tint sous lui deux heures durant, à la pilonner, étant quelque peu dur des reins ; il se

volte si riposò : e contai sei milla cazzate innanzi che finisse l'opera, talche levai il conto de le dette cazzate, toccavano ducente cazzate al quattrino. Che potta credi si dovea trovar colei, omnipotente, rossa, et infiammata, da distemperare un cazzo di profida, e tutti dua sudavano, perche era doppo cena ; quella poverina s'era si pesta, che bisognò che recesse il pasto, e fecionli il mal prò que' pochi baiocchi. O miseria estrema de le povere puttane !

Più, quante credi tu che siano venute a casa mia con far vista di dimandar qualche loro amico, sott'ombra di haver martello, che venivano a farsi chiavar per duo Giuli, per comprar da cena ? Che anchor che le sieno ben vestite, il più de le volte lanciano partigiane, e molte volte

reposa bien soixante fois, et je comptai six mille coups de queue avant qu'il n'eût achevé sa besogne, de sorte que, faisant le compte des susdits coups de queue, ils revenaient les deux cent à un quattrino (1). Quel con omnipotent, rouge, enflammé, un con à faire éclater un vit de porphyre, devait avoir cette femme ! tous deux étaient en sueur, la chose ayant lieu après souper, et la pauvrette avait été si longtemps sous presse que force lui fut de vomir son manger ; ainsi ces quelques baïoques tournèrent mal pour elle. O détresse extrême des pauvres putains !

En outre, combien crois-tu qu'il en soit venu chez moi, faisant semblant de s'informer de quelque amoureux et sous ombre d'avoir martel en tête, qui venaient se faire piquer pour deux jules (2), pour acheter de quoi souper ? Encore qu'elles soient bien habillées, le plus souvent elles pètent des hallebardes et vont au lit sans souper,

(1) Un liard.
(2) Le jules valait environ un franc.

vanno a letto senza cena, dicendo a la fantesca, che hanno appetito, e dicono :

« Ad ogni modo, domane, andarò a « casa del mio vecchio, et alzerò il « fianco. »

E le più di loro non ponno pagar la pigione, se non per tre mesi, et ogni volta bisogna impegnar qualche cosa del meglio che habbiano, donando una fottitura o due a quel tal, che gli impresta i denari; talche sarebbe meglio esser cavallo di vettura che puttana. E però, Ludovico mio, anchor che tu veda che elle habbiano le fantesche, i paggi, le scimie, et i papagalli, in capo dell' anno le fanno poco avanzo, e sono più i debiti che non è il capitale. E che sia il vero, odi come la grida, che si sente fin qui ne la strada, come se il mondo fusse tutto suo, et è poi una donna, anzi un verminuccio ; e che peggio si puo dir che puttana ?

Ludovico. — Le son superbe, in fine.

Zoppino. — Cosi potessino elle, come

disant à leur chambrière qu'elles ont faim et ajoutant :

« Demain, coûte que coûte, j'irai chez « mon vieux, et je me gonflerai la panse. »

Et la plupart ne peuvent payer leur loyer, sinon pour trois mois, et chaque fois il leur faut mettre en gage l'un de leurs meilleurs effets et donner une ratelée ou deux à qui leur prête l'argent sonnant ; de sorte qu'il vaudrait mieux être cheval de louage que putain. Donc, encore bien que tu voies, mon cher Ludovico, qu'elles ont chambrières et pages, singes et perroquets, au bout de l'année leur épargne n'est pas grande et il y a plus de dettes que le capital n'est gros. Et la preuve, entends celle-ci crier si fort qu'on l'entend jusqu'ici, dans la rue, comme si l'univers entier était à elle; ce n'est cependant qu'une femme, un vermisseau; et que peut-on dire de pis que putain?

Ludovico. — Oui, elles sont orgueilleuses, enfin.

Zoppino. — Oh! si elles en avaient le

tosto per ogni piccola cosa le ricorrono al ferro, al fuoco, et al veleno, nè si curano di rovina! Al primo ti voglion fare ammazzare, o tagliar le gambe, o romperti le braccia, o farti gittare da le finestre, e a lor detto hanno Marte in pugno. Ma perche è gia sera, et io ho da andar lontano, io ti concludo cosi, che chiunque si da in preda a quelle, ha perduto lo intelletto, atteso che le sono quelle ch'io t'ho detto, oltre a mille virtù, ch'io t'ho lasciate, tra lequali la meno è l'esser ladre.

Ludovico. — Gran servidor di loro sono stato io sempre, e con difficultà m'acconcio a creder quel che dici; nondimeno, perche io son certo che m'hai detto il vero, da hora io ti do la fede mai più con simil genti impacciarmi. E questa Lucretia, per cui quasi ogni giorno io ti seccava, hora la voglio odiar sommamente: perche oltre che a buon

pouvoir, aussi bien que pour la moindre chose elles recourent au fer, au feu, au poison et ne s'inquiètent d'aucune ruine! Tout de suite, elles te veulent faire assommer, ou couper les jambes, ou casser les bras, ou te faire jeter par les fenêtres, et à les entendre parler elles ont Mars lui-même au poing. Mais voici qu'il se fait tard et, comme j'ai à me rendre assez loin, je conclus en te disant que quiconque se donne en proie à ces femmes a perdu la tête, attendu qu'elles sont ce que j'ai dit, sans parler d'un millier de vertus que j'ai laissées de côté et dont la moindre est qu'elles sont ladres.

Ludovico. — J'ai jusqu'à présent été leur fervent serviteur et je me résous difficilement à croire ce que tu me dis; néanmoins je te donne dès maintenant ma parole de ne plus jamais m'empêtrer de semblable engeance. Cette Lucretia, pour laquelle je t'importunais tous les jours, je veux à cette heure la détester au plus haut point; outre qu'ainsi je reviendrai à des

pensiero mi ridurrò, mi sarà causa di riempir la borsa, quale ho infino a questo dì vota drieto a quella. Ma dimmi per tua fè, se hai detto il vero, che anchor ch'io il creda certo, mi pare starne in dubbio.

Zoppino. — Io t'ho detto il Vangelo; si che, credimi'l pure.

Ludovico. — To dunque; eccoti tre scudi, co quali facendoti una cappa, ti fia cagione pregar spesso Iddio, che dalle ingorde, avare, sporche, succide, puzzolenti, et infami puttane mi liberi e scampi *per infinita secula seculorum.*

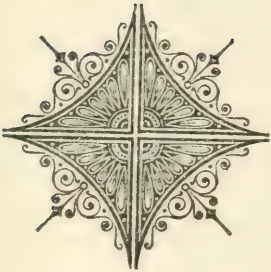
Zoppino. — *Amen.*

sentiments meilleurs, cela me procurera de remplir ma bourse, que jusqu'à ce jour j'ai vidée pour elle. Mais jure-moi sur ta conscience que tu m'as dit la vérité, car encore bien que je le tienne pour certain, il me semble rester en doute.

ZOPPINO. — Je t'ai dit l'Evangile; par conséquent, crois-moi tout à fait.

LUDOVICO. — Prends donc; voici trois écus : tu t'en feras faire une cape, ce qui devra t'engager à prier souvent Dieu pour que de ces voraces, avares, sales, crasseuses, puantes et infâmes putains, il me libère et préserve *per infinita secula seculorum.*

ZOPPINO. — *Amen.*



LI.
D5535d
222108
Author Delicado, Francisco
Title Dialogue du Zoppino.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU